

NITASSINAN

NOTRE TERRE

Peuples
indiens
de
"Guyane
française"

n° 4



NITASSINAN n°4 (3° trimestre 1985)

Publication trimestrielle du C.S.I.A.: Comité de Soutien aux Indiens des Amériques.

Adresse: C.S.I.A./B.P. 110-08 75363 PARIS cedex 08

Directeur de publication: Marcel Canton

Dépôt légal: 3° trimestre - N° ISSN: 0758-6000

N° Commission paritaire: 666 59

Rédaction-composition:

Stéphane Bozellec - Marcel Canton - Didier Weinberg



SOUTENEZ NOTRE ACTION

ABONNEZ-VOUS

LE COMITE DE SOUTIEN AUX INDIENS DES AMERIQUES EST UNE ASSOCIATION
A BUT NON LUCRATIF REGIE PAR LA LOI DE 1901

Depuis l'arrivée des premiers colons, la résistance des Peuples Indiens n'a jamais cessé; leur voix a été étouffée et le sens de leur lutte déformé à travers des mythes bien ancrés, mais la force de leur identité bouleverse les schémas du mouvement de décolonisation et les place à l'avant-garde des "voies de la Survie". C'est pour les faire connaître et les faire entendre qu'en 1978 s'est créé le C.S.I.A.; depuis cette date, nous avons reçu de nombreux représentants indiens des deux continents et leur avons permis de prendre la parole devant un public de plus en plus large.

LA REVUE NITASSINAN EST UN PROJET ENTIEREMENT AUTO-FINANCE

n'ayant tiré ses 4 premiers numéros qu'à 1000 exemplaires. Chaque trimestre elle nous permet d'offrir au lecteur concerné un dossier spécifique réunissant histoire, culture et actualité; ce dossier ne peut être constitué que grâce à l'importante documentation recueillie depuis des années par le C.S.I.A. et les contacts suivis qu'il entretient avec les représentants des Peuples Indiens.

N.B. notre nouvelle adresse:

C.S.I.A. / B.P. 110-08 75363 Paris cedex 08

avant - propos

Dans le numéro précédent, à cette même page, nous relevions une de ces étonnantes "coïncidences" -phonique, celle-ci- qui, par delà les différences de langues et de latitudes, révèlent singulièrement l'unité du monde indien. C'est que, d'un continent à l'autre, les philosophies et les revendications de ces peuples se répondent souvent; à travers leurs rencontres, tournées et déclarations communes, ils découvrent de plus en plus la parenté de leurs identités et de leurs destins, entretenant désormais leur conscience et leur force d'appartenir à un grand cercle de voix unissant les deux Amériques. Aussi ne sommes nous pas surpris de constater, en rapprochant, d'une part, la devise Innu que Nitassinan a voulu rappeler au dos de ses quatre premiers numéros et, d'autre part, celle qui a ponctué la déclaration de Félix Tiouca à Awara le 9 décembre 1984, qu'elles portent littéralement le même message: "Nishastinan Nitassinan" et "Nana inonoli nana kinipinanon iyombo nana isheman", c'est à dire "C'est notre Terre, nous l'aimons et nous y tenons". Depuis décembre dernier à Awara, où ils ont pour la première fois exprimé ensemble leur existence, leurs protestations et leurs exigences, les peuples indiens de "Guyane française" constituent une fédération qui les place sur le cercle de la lutte solidaire contre l'ethnocide. Aussi nous paraît-il urgent de faire écho à ce grand évènement en vous faisant mieux connaître et entendre ces 4000 Indiens "français" qui s'élèvent contre une francisation à outrance dont l'absurde nous ramène au broyage des cultures par les jésuites. Il est temps que les dirigeants qui devraient être concernés -ne le sommes nous pas tous?- sortent du désintérêt et de l'irresponsabilité aboutissant à l'assimilation sommaire; temps qu'ils se rappellent Rousseau s'interrogeant au moins sur la notion de sauvagerie et reconnaissant: "Laissez à l'homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nus et désarmés vis à vis l'un de l'autre, et vous reconnaîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout évènement, et de SE PORTER, pour ainsi dire, TOUJOURS TOUT ENTIER AVEC SOI". Il est grand temps que les dirigeants daignent prendre en considération la proposition de loi pour un nouveau statut de l'Amérindien rédigée par Jean Hurault fin 84 et qui émane d'une excellente équipe d'ethnologues expérimentés et compétents. L'ethnocide systématique en Guyane a maintenant 20 ans et les protestations ont toujours convergé contre la notion colonialiste de "progrès humain"; est-ce donc inutilement que Robert Jaulin l'a souligné en 1972? "Considérer l'état social des différents peuples comme autant d'échelons sur le chemin de la "civilisation" est une absurdité depuis longtemps dénoncée par les ethnologues. Comparer leur culture à la nôtre n'est pas moins absurde: elles correspondent à des systèmes différents. Nous n'avons pas à choisir la culture qui convient à un certain peuple. Cette culture existe, c'est la sienne propre, élaborée au long des millénaires. Elle contient une solution complète au problème de la vie; c'est le bien le plus précieux de ce groupement humain; la détruire, c'est le dépouiller."

Il est encore temps que la France oublie d'oublier ces peuples qui, dorénavant, ne se laisseront plus condamner.

M.C.



SOMMAIRE

	<u>PAGES</u>
<i>PEUPLES INDIENS DE GUYANE : Des origines au 9 décembre 1984 ..</i>	3
<i>LES WAYANA SONT WAYANA</i>	17
<i>LES PEUPLES WAYAPI - EMERILLON au sein de l'unité indienne ...</i>	24
<i>LA CREATION DU MONDE : conte narratif wayapi</i>	31
<i>GALIBI - KALINA : interview de Thomas Apollinaire</i>	32
<i>EN BREF</i>	44
<i>ABONNEMENTS - REABONNEMENTS - COMMANDES</i>	45

Photos: - Palikur, couverture et p.10: de B.Dechavagnac
 - Wayana, p.18: de Mme Marquet

PEUPLES INDIGÈNES

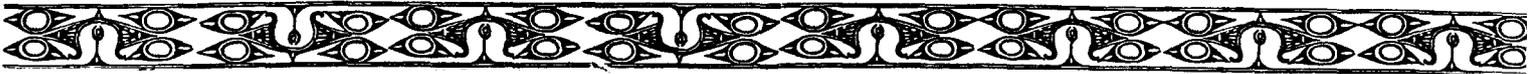
DE «GUYANE»

DES ORIGINES AU 9.12.1984

De ces 3 territoires alignés, pris entre l'Atlantique et l'énorme Brésil qu'ils coiffent d'une crête septentrionale, la "Guyane Française" est le plus à l'Est et le plus petit. Pentagone d'environ 350 km sur 300, elle se trouve limitée au Nord par l'océan, séparée du Brésil par l'Oyapock à l'Est et par le massif ancien des Tumuc Humac au Sud, et du Surinam par l'alignement Sud-Nord des fleuves Litany, lawa et Maroni. Sa latitude (2°-5°30) l'a dotée d'un climat équatorial et sa végétation luxuriante couvre un relief aux formes peu élevées (à peine 1000 m) mais très accidentées, sillonnées par un réseau hydrographique serré et baignant dans une multitude de marécages. Tous ces facteurs en font un ensemble géographique fort dense, au sol irrémédiablement délavé et qui, s'il fut et demeure "l'enfer vert" pour le blanc, a tout de même permis à l'indien de vivre en parfaite harmonie avec son milieu naturel par l'adoption d'un mode de vie spécifique, strictement adapté à celui-ci: agriculture itinérante sur abattis, pêche, chasse et cueillette assurent largement une existence prospère à des populations bien réparties et suffisamment mobiles.

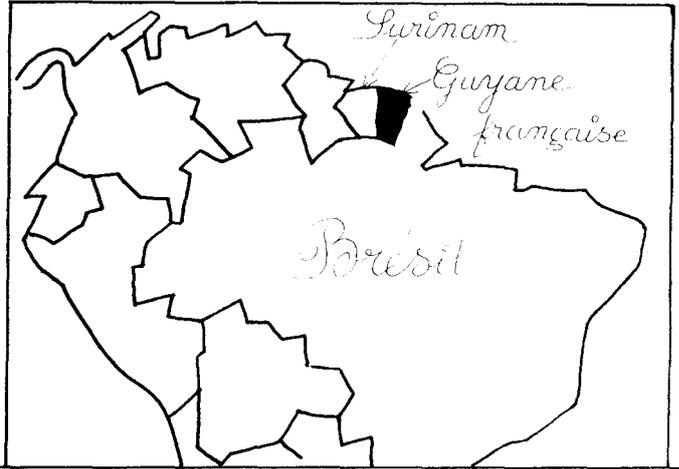


par Marcel Canton



TERRITOIRES ACTUELS

- : ARAWAK
- ◡ : PALIKUR
- ◡ : WAYAMPI
- ◡ : GALIBI
- ◡ : EMERILLON
- ◡ : WAYANA





ORIGINES DU PEUPELEMENT



Géographiquement isolée et en retrait, cette partie du continent n'est qu'assez tardivement atteinte par le développement de la poterie et donc de l'agriculture; cela remonterait à 3000 ans.

L'agriculture implique alors, comme toujours en pareil cas, une mutation profonde dans l'économie des chasseurs-cueilleurs originels: la sédentarisation. Elle va se produire inégalement, selon la qualité des sols et les formes du relief; c'est ainsi que les sociétés indigènes deviennent tout à fait sédentaires sur les côtes aux zones de savanes inondées ou de dépôts volcaniques basiques, et semi-sédentaires le long des cours d'eau et sur sols forestiers. Quelques groupes nomades vont sans doute longtemps subsister en exerçant depuis l'intérieur des pressions importantes sur l'opulence vivrière des populations côtières; la forte densité de celles-ci est d'ailleurs attestée par l'existence de buttes alors érigées en sites refuges au milieu des savanes (Iracoubo).

De l'étude des nombreuses migrations à l'origine de la répartition ethnique et dont il est souvent difficile de cerner toute l'envergure et comprendre les causes, il ressort que l'Oyapock s'avère être, de tous temps, un axe de circulation et de peuplement beaucoup plus important que le Maroni. Les mouvements migratoires décisifs sont le fait de seulement trois grandes familles linguistiques englobant quasiment toutes les tribus du secteur considéré:

-la famille Arawak, regroupant les tribus Arawak et Palikur; venues de l'ouest au début de notre ère, elles vivent en nombre sur le littoral durant plusieurs siècles, puis leur peuplement va se trouver morcelé et affaibli par suite de rivalités territoriales causées par l'arrivée d'une autre vague migratoire ayant

franchi l'Amazone vers le 10^e siècle:

-les Karib; cette famille, beaucoup moins homogène, regroupe aussi bien les ancêtres des Galibis que ceux des Wayana et des Tiriyo, ces derniers n'étant plus que très faiblement représentés.

-la famille Tupi, quant à elle, est issue du Sud-Ouest et ne se fixe qu'à la fin du 15^e siècle. Sur la carte actuelle elle n'est plus représentée que par les tribus Emerillon et Wayampi, ces dernières arrivant encore plus tard: elles quittent le bas Xingu vers 1720 et leurs fuites successives face aux portugais, brésiliens et français finissent par les mener un siècle après, extrêmement diminuées, aux sources de l'Oyapock.

Il est bien évident que ces quelques lignes sont loin de rendre compte de la diversité et de la mouvance d'un tel peuplement et que, sur une période aussi longue, les péripéties allant de la rivalité territoriale au fusionnement doivent être fort nombreuses -à noter que dans ce domaine d'éminentes recherches ont été poursuivies (*) Mais ce qu'il est possible d'affirmer en outre, c'est que si, de tous temps, il y eut une coupure très franche entre peuples du littoral et peuples de l'intérieur, par contre, les cultures étant très voisines et les modes d'économie compatibles, jamais les diverses convoitises territoriales n'aboutirent à une guerre de vaste suprématie ou à un quelconque génocide. C'est ce qui rend d'autant plus grave le formidable bouleversement que provoqueront les ambitions de l'Europe conquérante, pour tant aussitôt déçue, mais qui passera, repassera et finira par planter, un peu "à retardement", et ses couleurs et les coups d'un génocide qui, comme nous allons le voir, survivra à travers l'attitude délibérément ethnocidaire de la France colonialiste.

* Voir réf. bib. p. en a)-b)-c)-d)-e)

1492 - 1650

: LE SURSIS

En ce qui concerne les peuples de la région que nous considérons, c'est à dire exclusivement la bande territoriale se partageant entre le bassin du Maroni et celui de l'Oyapock, ce n'est pas dès 1492 que l'emprise destructrice des appétits européens se fera sentir, mais seulement à partir des années 1650! Durant près d'un siècle et demi, ces peuples seront épargnés par "l'Histoire" -Notre histoire-; ce ne sera malheureusement qu'un sursis, mais on peut y voir une raison de leur salut, du moins de leur survivance car en 1650 l'hydre de la conquête a depuis longtemps déjà circonscrit l'ensemble du continent, saignant à blanc tous les peuples qu'elle atteint du Mexique à la Terre de Feu, multipliant les les génocides et faisant preuve d'une barbarie difficilement imaginable.

Rappelons que Christophe Colomb débarquant à l'île de Bohio (Haïti) le 5 décembre 1492, certain qu'il est de pouvoir enfin assouvir sa longue soif d'or autant délirante qu'obsessionnelle, est dès ses premiers pas séduit par

"cette terre de rêve aux habitants de bonne figure, très bien faits de leur personne (...) à l'esprit éveillé (...) très sensés et judicieux (...) et dont la générosité n'a pas d'égal dans le monde entier." (a)

Rappelons aussi que très rapidement il doit se rendre à l'évidence: cette belle réalité, si exotique qu'elle soit, ne répond absolument pas à la folie de ses attentes car il n'y a pas d'or à simplement ramasser ou prendre. Découvertes, ces terres demandent encore à être exploitées et, surtout, exploitées... Car C. Colomb ne renonce pas pour autant à vouloir se couvrir de gloire et de richesses; son expédition ne doit pas apparaître

comme une faillite totale et il lui faut au moins couvrir d'une façon ou d'une autre les énormes frais qu'elle a exigés.

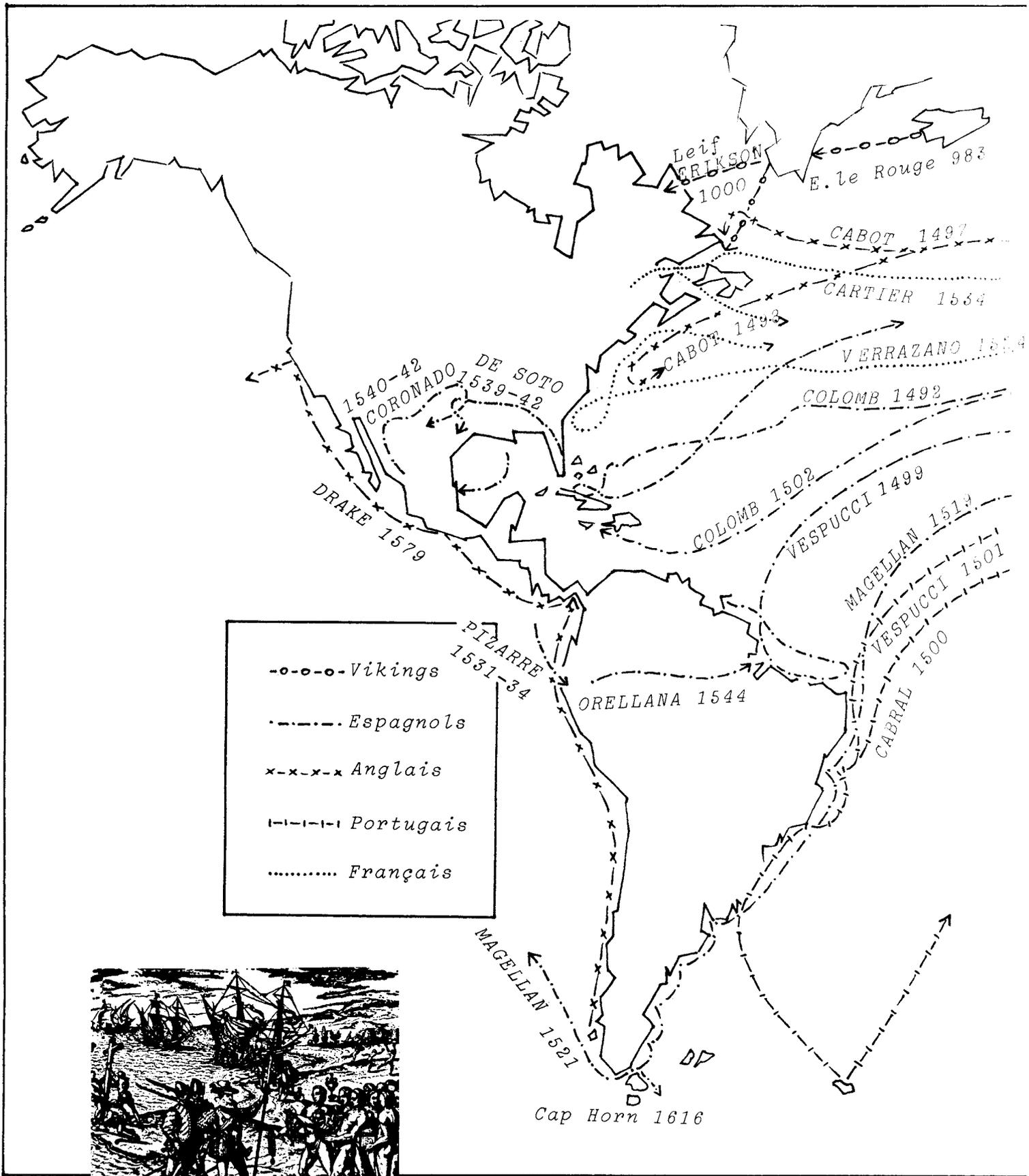
Dès lors l'indien, initialement considéré comme un vassal et un futur partenaire commercial, est rapidement condamné, dans le cadre de ce nouveau projet, à n'être plus qu'une valeur économique et surtout un simple moyen de production. Et comme les besoins financiers sont pressants et qu'il est par ailleurs fort tentant et fort facile d'instaurer ces rapports d'inégalité sociale au nom de principes religieux ayant alors force de "Loi Universelle", tout va très vite: "Idolâtres", les indiens sont aussitôt asservis, tout comme l'avaient été juifs, maures, turcs, berbères et autres "hérétiques". Ce dossier ne nous permettra pas d'exposer dans le détail les péripéties de la polémique que provoque l'établissement de l'esclavage, ni l'argumentation courageuse de Las Casas entre autres contre le virulent Sepulveda adepte et traducteur des thèses racistes d'Aristote (1548), ni même l'interdiction de l'esclavage en 1542 et son rappel en 1550 qui resteront lettre morte...pour cela, il faut relire les excellents ouvrages notés en (a.b). Soulignons seulement le fait que dès 1550, après 50 ans "d'utilisation et de commercialisation", la population de St Domingue, c'est à dire 200 000 habitants, se trouve purement et simplement réduite à néant!





"QUAND IL EST ARRIVE PAR LES GRANDES EAUX, IL N'ETAIT QU'UN PETIT HOMME...
Tout petit, les jambes engourdies d'être resté trop longtemps dans la position
assise sur son gros bateau. Il mendia un peu de terre pour y allumer son feu."

- Speckled Snake, 1879 -



Colomb accueilli par les Taínos



Pour bien mesurer ce à quoi échappent durant plus d'un siècle les indiens de la future Guyane, il faut se rappeler que le génocide antillais perpétré par l'Espagne commerçante ne constitue guère qu'un petit détail dans l'enchaînement d'actes tristement célèbres et plus expéditifs encore, ceux de la fulgurante "Conquista" qui, en quelques décennies seulement, pressant ses envahisseurs derrière ses explorateurs, s'abat, fonce, ignore et massacre et avance toujours, sans aucun autre projet que celui de piller. Cette vague d'exploration-destruction balayant tant de peuples et de cultures touche bientôt les quatre coins du continent. Que ce soit pour servir les intérêts d'une Couronne endettée dont l'or est par avance dépensé ou pour répondre à des ambitions personnelles, les événements permettant et illustrant le génocide se succèdent à un rythme impressionnant:

-1494: Le traité de Tordesillas donne aux portugais le droit d'occuper les territoires situés en dehors de la zone déjà délimitée par le pape.

-1498: Amerigo Vespucci rentre de sa 1^o expédition aux Antilles et débarque à Cadix avec plus de 200 esclaves à vendre (c'est que la "juste guerre" imposant le "repartimiento" s'abat déjà sur les indiens).

-1501: les rois catholiques exigent la conversion des indiens et le paiement de leurs tributs de sujets.

-1502: Las Casas s'indigne déjà.

-1503: La reine déclare que d'après les lois "divines et humaines" les indiens doivent servir les espagnols.

-1508: Une 2^o Bulle papale accorde définitivement à la couronne espagnole la jouissance de tous ses profits au Nouveau Monde.

-1513: Vasco Nunez de Balboa atteint les rives du Pacifique sud.

-1518: Hernan Cortes quitte Cuba et fonce sur le Mexique: pillage du fabuleux trésor aztèque de Moctezuma.

-1520: On importe la première main-d'oeuvre africaine qui succèdera aux populations indiennes persécutées et agonisantes.

-1521: Cortes se rend définitivement maître de Tenochtitlan après le carnage auquel vient de se livrer son capitaine, Alvarado.

-1522: L'expédition de Magellan vient de faire le tour du monde.

-1523: Alvarado se lance sur l'Amérique centrale: nouveau bain de sang, notamment au Guatemala.

-1530: Martim Alfonso "installe" les premiers habitants portugais.

-1533: Le Cuzco tombe entre les mains de Francisco Pizarre: mort culturelle et physique de la civilisation Inca.

-1540: Pedro de Valvidia vient à bout du désert d'Atacama et impose la fondation de la future capitale du Chili.

-1545: A l'ère de l'or succède soudain celle de Potosi, la "Montagne d'Argent; ruée tout aussi dévastatrice, dévoreuse de vies et de cultures (8 000 000 d'hommes y mourront!)-les réserves européennes sont alors presque épuisées-.

Pour clore cette liste au développement trop court, rappelons que c'est à présent l'Inquisition qui va planer sur les survivants...



- PREMIERS CONTACTS -

L'aventure espagnole a beau être une sinistre faillite, le "préjugé racial"^(a) n'en est pas moins implanté; il s'étendra aux trois amériques et engendrera les doctrines sociales et économiques que l'on sait et qui sévissent toujours.

: Une cinquantaine d'années a donc suffi, et le territoire Maroni-Oyapock se verra "épargné" durant un siècle encore. En effet, ni l'expédition de Vespucci explorant les côtes en 1499, ni les voyages de Pinzon dans le même secteur, ni la "transamazonienne" d'Orellana en 1544, n'y portent la conquête. Quelques français tentent bien de s'implanter au Brésil dès 1530, mais ils sont aussitôt refoulés par De Sousa. A noter aussi la tentative de Sir Walter Raleigh qui, à

la recherche de "l'Eldorado", échoue vers 1596 devant les chutes impressionnantes de l'Orénoque. Mais l'Europe, néanmoins, progresse encore: si le groupe des Yaïo (Karib) arrive en Guyane vers 1600, c'est qu'il fuit le martyr de Trinidad sous le joug espagnol. Les tribus Galibi commencent à ressentir les effets de cette inexorable pression et, pourtant en rivalité territoriale avec la ligue Palikur/Maroni/Yaïo, elles vont stopper 5 expéditions de 1570 à 1640, reculant d'autant l'heure de la colonisation en Guyane. C'est que les premiers français se sont installés à Cayenne dès 1604 et que les expéditions de La Ravardière en 1604 et du Chevalier de la Barre en 1633 ont eu un grand écho.

LA COLONISATION

DE L'INDIGÈNE A L'INDIGENT



Il s'agit bien de colonisation, avec les principes, les moyens et les aboutissements qu'elle sous-entend et que nous exposons dans le dossier Innu (Nit.n°2). Des peuples qui sont peuples à part entière - dans la mesure où ils ont une histoire, une identité culturelle très forte et surtout une organisation socio-économique leur permettant de vivre en grande harmonie avec un milieu naturel hostile pour d'autres civilisations- ces peuples indigènes, au sens fort du terme, ont été décimés, dénaturés et réduits, comme certaines tribus Palikur dont nous allons parler, à de petits groupes tout à fait artificiels, désorganisés et dans un état extrême de pauvreté culturelle et matérielle. Mais ce qui manque à ce schéma tris-



PREMIERS CONTACTS





tement banal, entre le génocide direct et l'ethnocide bon teint actuel, ce sont les raisons; et c'est là, peut-être, que les faits suscitent le plus l'indignation: il n'y a jamais eu et il n'y a toujours pas, de raison de coloniser la Guyane; les motifs économiques qui sont généralement de règle n'existent pas ici; en effet, l'histoire de cette colonisation apparaît comme une succession incohérente de mythes économiques fugitifs séparés par des périodes d'oubli littéral qui furent autant de répit donnés aux indiens: ethnocide parfaitement gratuit et reprenant de plus belle sans plus de raisons; pénitencier, fusée, "enfer vert" pour touristes déjà

organisés sont les seules images fort vagues que l'opinion non informée peut en avoir; et pourtant, depuis que la colonisation s'est encore débridée avec la suppression de la zone Inini, la France, le sait-elle vraiment?- francise à outrance, c'est à dire détruit et condamne. Alors que l'indigence et la famine s'étendent de façon dramatique tant en zone urbaine qu'en zone devenue désertique après pillage du sous-sol, alors qu'en 1985 cet état de fait semble préoccuper l'opinion mondiale -le gouvernement français y compris- comment l'irresponsabilité peut-elle à ce point régner en Guyane?

*

17° ET 18° S. :

L'HEMORRAGIE DEMOGRAPHIQUE

Le "sursis" que nous évoquions ci-dessus n'empêchera pas le génocide; même si de forme et d'envergure il n'est pas comparable avec les massacres de la "Conquista", les faits sont indéniables: dès 1650, suite aux premiers contacts, la chute démographique est catastrophique. D'abord causée par de terribles épidémies, elle ne fera que s'aggraver en raison, d'une part, de l'action concentrationnaire et démoralisatrice des missions jésuites et, d'autre part, des conflits armés entre européens par tribus indiennes interposées.

EPIDEMIES...

Elles s'abattirent aussitôt en nombres, certaines bénignes en Europe et mortelles sur ces organismes non immunisés; les populations du littoral furent bien sûr les premières touchées et se virent rapidement considérablement affaiblies, ce qui facilita grandement la progression colonisatrice. D'après Eric Navet (C), ce "génocide par simple contact" est tel que de 1650 à 1700 il a causé la disparition des ethnies Yayo et Arakare et fait mourir la moitié des 3000 Galibi et des 2500 Palikur.

MISSIONS MOUROIRS...

Ces premières épidémies sont entretenues ensuite et prolongées par les regroupements de populations qu'opèrent les missions jésuites; elles sont de véritables mouroirs pour indiens, tant de par leurs effroyables conditions sanitaires que par leurs méthodes d'"évangélisation" sanctionnant durement toute mani-

festation des spiritualités traditionnelles et ajoutant la mort culturelle à l'anéantissement physique.

C'est en 1725 que le père Fauque procède aux premiers regroupements de populations indiennes, créant ainsi la "paroisse" de l'Oyapock. 1733: Le père d'Ayma fonde la mission St Paul et en 1740 celle de Notre Dame s'installe avec le père Besson sur le haut Oyapock. Jean Hurault (d) rapportant les témoignages de Chabrillan (1742), d'Orvilliers (1750) et Kerkove (1760) qui ont visité ces missions, démontre parfaitement les résultats de ces entreprises ethnocidaires; elles firent tant de morts que, manquant rapidement de victimes,

bien avant l'expulsion des jésuites, les missions indiennes de l'Oyapock avaient pratiquement disparu par le simple effet de l'extinction démographique des tribus.(...) Cinquante ans suffirent pour anéantir presque totalement le peuplement indien du bassin de l'Oyapock.

FRATRICIDES ...

Il manque une composante à ce bilan désastreux; c'est enfin le bouleversement que représentent les déplacements de populations et la désorganisation sociale qu'engendrent par ailleurs les conflits entre puissances européennes se disputant le territoire. En effet, tout comme la France et l'Angleterre se faisant la guerre par tribus interposées (cf. Nitassinan n°2) au Canada, la France, le Portugal et la Hollande vont armer les tribus et les placer en situation de guerres fratricides: à la limite de l'Amapa ce sont les Français et les Portugais qui rivalisent dans ce nouveau type de stratégie. Les Wayapi, "indiens des portugais", sont envoyés à la chasse aux esclaves vers les tribus de l'intérieur et extermineront les Namikwan en 1780(c). Les Galibi quant à eux sont armés par les hollandais devant qui fuient les réfugiés noirs Boni (cf. ci-dessous).



LES POPULATIONS DE NOIRS REFUGIES

Les populations de Noirs réfugiés sont issues de regroupements d'esclaves qui, au 18^e siècle, s'étaient rebellés et avaient fui les grandes plantations de Guyane hollandaise. Elles se sont implantées sur le Maroni, parvenant avec le temps à retrouver l'essentiel de leur organisation sociale originelle. Elles se répartissent en deux ethnies: Djouka et Boni, qui ne se prêtent guère aux recensements. Les premiers, 13000 environ, sont les plus nombreux; ils ne seraient que 3000 du côté français. Les seconds, 2000 environ, beaucoup moins représentés, vivent également de part et d'autre du fleuve. Leur implantation s'est bien sûr effectuée en causant par le passé des rivalités territoriales avec les indiens. Comme eux, ils mettent à profit leur connaissance du milieu et ont un mode de vie beaucoup plus sain que sur le littoral où conserves importées et produits salés constituent la base de l'alimentation. Ils combinent activités de subsistance et menus travaux rétribués en forêt et, grâce à la souplesse de ce régime économique fort adaptable, parviennent à sauvegarder leur identité tout en s'équipant au mieux. Ce mode de vie prospère devrait d'ailleurs guider les dirigeants dans leur élaboration d'une "politique indienne" véritable.



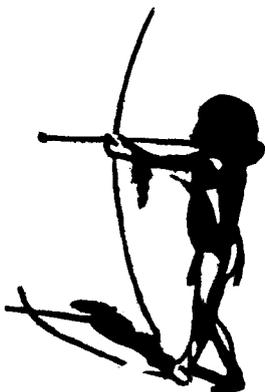
Les marques du génocide sont profondes. A la fin du 18^e siècle, les structures ethniques, quand elles ne sont pas totalement anéanties, sont brisées ou considérablement affaiblies. Sur le littoral, les populations Tocoyenne, Maraon, Kusari, Arakare et Yalio disparaissent littéralement; seuls les Palikur et bien sûr les puissants Galibi échapperont, de justesse, à l'extinction. Dans l'intérieur qui fut pourtant longtemps épargné, le désastre est aussi étendu: Emerillon et Wayana sont les seules ethnies à pouvoir survivre réellement; cela signifie le génocide total pour de nombreuses populations que les puissances coloniales n'avaient aucune vraie raison de détruire (Norak, Karana, Waï, Aramiso, Kusari, etc...). La preuve en est le profond désintérêt que celles-ci vont montrer, après cette effroyable saignée, tout au long du 19^e siècle et jusqu'à ... la 2^e guerre mondiale!



1800 - 1940 :

UN LONG OUBLI SI LOGIQUE

En effet, aussi absurde que cela puisse paraître, on avait colonisé pour coloniser, colonisé pour dominer. A la fin du 18^e siècle l'apitoiement que sécrète le mythe philosophique du "bon sauvage" relevait-il d'un quelconque sentiment de culpabilité? Toujours est-il que l'agonie de ces cultures indiennes n'en fut pas pour autant ralentie. Celles-ci détruites ou mises à mal, aucune résistance réelle ne pouvant plus se manifester et aucun intérêt économique durable n'apparaissant, le chat oublie sa souris ensangue. Ce long oubli ne sera malheureusement pas définitif.



Le coup de frein très net donné dans le peuplement et le développement de la Guyane trouve certainement son origine dans l'épisode vite célèbre du "désastre de Kourou": en 1763, le Duc de Choiseul ayant décidé de faire de ce territoire une "grande colonie blanche", 12 000 colons venant de Suisse, d'Italie, d'Allemagne et de Lorraine y sont en voyés... On apprendra rapidement que 7 000 d'entre eux sont presque aussitôt morts de maladie et de "privations": La guyane? l'enfer vert.

Alors que le peuplement se réduit à l'envoi en déportation de détenus politiques puis de condamnés de droit commun, le blocus de 1803 coupe la Guyane de la métropole; cela permet aux portu-gais d'occuper Cayenne avec l'aide anglaise en 1809 et de s'y installer durant 8 ans; 1817: le traité de Paris rend la Guyane à la France. Ce point historique ne présente guère d'intérêt que par la conséquence qu'il a sur le peuplement indien: conséquence de



taille, puisqu'il s'agit de l'entrée en Guyane des tribus Wayampi; fuyant l'avancée portugaise entendant les enrôler à nouveau, elles vont finir de mettre en place la répartition ethnique actuelle. Les rares contacts qu'elles ont alors avec les colons suffisent, en une vingtaine d'années à peine, à causer la mort par épidémies des 3/4 de leur population! Toutes les ethnies se relient sur elles-mêmes, entretenant irrémédiablement les maladies importées. La colonie blanche se limite à la mince bande littorale, jusqu'au jour où, en 1855, dans le bassin de l'Approuague, on découvre de l'or: ruée de petite envergure, mais qui fera un peu plus encore oublier la terre aux colons et surtout fera mourir bon nombre d'indiens de la forêt.

En 1937, la France cesse même d'envoyer ses bagnards à Cayenne; on pourrait alors penser que c'est la fin de l'acharnement colonialiste...

REDECOUVERTE , COMPROMIS ...

PUIS L'ABSURDE FRANCISATION

Ce n'est qu'entre 1930 et 1940 que Wayana, Emerillon et Wayampi reviennent vraiment à la mémoire des civilisateurs. Les Wayana sont alors fixés sur le haut Maroni les Wayampi sur l'Oyapock en amont, les Emerillon sur la zone de partage des eaux tandis que les Galibi-Palikur demeurent en retrait du littoral. Les tribus Arawak qui s'étaient réfugiées dans les deux autres "Guyanes" occuperont leurs territoires actuels vers 1950.

La loi du 19 mars 1946 érige en département les quatre "vieilles colonies" de la France: Guyane, Guadeloupe, Martinique et Réunion; le décret du 7 juin 1947 et la loi du 2 août 1949 instituent dans ces "départements outre-mer" le pouvoir préfectoral et le Conseil général. Mais on accorde un statut spécial à l'intérieur guyanais qui devient "l'arrondissement de l'Inini": l'administration s'y limite à un sous-préfet et à un Conseil d'arrondissement. La création de postes de gendarmerie et centres administratifs plutôt bienveillants (en 1949-50, Maripasoula pour les Wayana et Camopi pour les Wayampi; et Grand-Santi en 1955) laisse les popula -

tions tribales bénéficier d'un statut adapté et réaliste. Leur droit coutumier est respecté, toute intrusion d'ordre économique ou politique est formellement interdite et l'on se soucie des épidémies qui, se perpétuant encore, semblent bien constituer l'ultime problème. Les spécialistes s'accordent pour considérer le régime de l'Inini comme un modèle de réaction à l'ethnocide. Il ne s'agit pourtant que d'un nouveau sursis, très court cette fois-ci.

L'Inini, ce vaste territoire toujours indien limité par le premier saut de chaque rivière et qui ne doit son salut qu'à l'âpreté de sa géographie, se voit très vite menacé; dès 1965, cet heureux équilibre est remis brusquement en cause: la France doit franciser, c'est à dire "civiliser"... Des mesures sont alors prises qui visent à l'assimilation totale et mettent en place sur tout le territoire la mécanique administrative que nous connaissons trop bien et dont les rouages clés sont le prêtre, l'instituteur et le gendarme. Les pressions d'un Conseil général désireux d'éten -



dre son pouvoir à la totalité du territoire ont suffi pour que notre système socio-économique soit imposé de la manière la plus absurde et en totale rupture avec les équilibres trouvés. Et qui plus est, aucune véritable raison économique ne peut être avancée qui justifierait l'ethnocide entrepris depuis 1968: Robert JAULIN (e) dresse un bilan détaillé qui montre parfaitement l'incroyable faillite de l'économie guyanaise; dénonçant la guerre électorale qui se joue autour de ce gouffre à subventions, il conclut une excellente analyse chiffrée en soulignant le fait l'activité coloniale guyanaise est passée,

d'erreur en erreur, par succession de mythes: mythe du défrichement, mythe du peuplement blanc, mythe du peuplement antillais, mythe de la bauxite, de l'industrie aéro-spatiale et enfin du tourisme!

"Ce dernier mythe se dissipera comme les autres, mais ici ce ne sont plus les deniers du contribuable qui sont en cause, c'est la vie, la dignité et l'avenir même des populations tribales. (...) La preuve a été faite qu'on peut, pendant vingt années consécutives, engloutir des sommes énormes sans créer aucune source de richesse, et en appauvrissant la population sur le plan culturel."

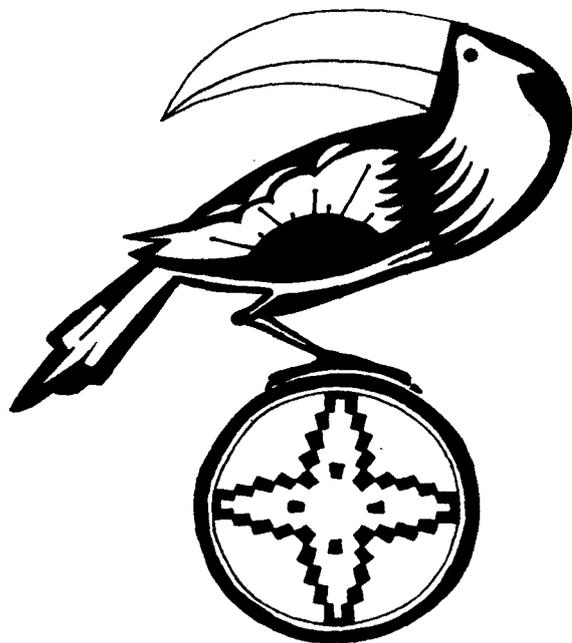
EN REACTION AU DESINTERET ET A L'IRRESPONSABILITE ,

UN REFUS UNANIME

Ecrit en 1972, cet avertissement n'a pas été entendu. D'autres voix de spécialistes, ethnologues de terrain se sont élevées (cf p/6), mais il semble bien que l'absurdité économique et la violation du Droit des Peuples n'émeuvent personne et que le sort des indiens de Guyane repose tout entier entre les mains du pouvoir administratif local. Le lancement de plans de développement en 1975 (révisé en 1979) et en 1982, la volonté d'imposer actes d'état-civil et prénoms chrétiens, la menace touristique grandissant de pair avec les projets de concentration et d'assimilation forcée, sont autant d'erreurs cruelles contre lesquelles tous les ethnologues compétents ont vivement protesté. Leurs rapports se multiplient qui mettent en garde les dirigeants contre les conséquences dramatiques qu'aura la poursuite des mesures d'assimilation désorganisatrice et d'assistance. On enlèvera tout sans en tirer aucun profit à des populations plogées dans une totale indigence et un désœuvrement irrémédiable. Alors une proposition de loi est rédigée le 20 novembre 1984 qui propose la création d'un statut adapté pour les populations indiennes et de noirs réfugiés; elle s'adressait à un gouvernement de gauche a priori réceptif mais n'a suscité aucune réaction significative. Pourtant, depuis le 9 décembre dernier, date à laquelle tous les peuples indiens se sont réunis à Awara, le gouvernement devrait savoir qu'il a désormais des interlocuteurs tant officiels qu'unis et décidés. L'interview de Thomas Apollinaire, représentant Galibi, nous a permis, entre autres informations, de bien connaître la portée et les objectifs de l'Association des Amérindiens de Guyane française.



"On peut prévoir que dans quelques années la quasi-totalité de la population se trouvera rassemblée autour de Cayenne, jolie ville, attirante, joyeuse, à laquelle chaque soir les lumières des vitrines et l'animation de la place des Palmistes donnent un air de fête. En fait, décor brillant plaqué sur un édifice ruiné, abritant une population qui a perdu tout contact avec la nature tropicale et toute possibilité d'**VIVRE PAR SES PROPRES MOYENS**. La ville entretenue et alimentée de l'extérieur apparaît de plus en plus comme un corps étranger dans un pays où, chaque année davantage, la brousse efface les traces de l'occupation humaine" Robert Jaulin (e)



OUVRAGES CITES ET VIVEMENT CONSEILLES:

- a) "Origines du préjugé racial aux Amériques" - Hugo Tolentino /R.Laffont
 - b) "Les veines ouvertes de l'Amérique latine" - Eduardo Galeano /Plon
 - c) "Camopi, commune indienne?" - Eric Navet /Diffusion Inti
 - d) "Français et Indiens en Guyane" - Jean Hurault / 10.18 Paris
 - e) "Livre blanc de l'ethnocide en Amérique" - Robert Jaulin /Fayard
- ... et les nombreux ouvrages extrêmement précieux de Simone Dreyfus et Pierre et Françoise Grenand.

« Les Wayana sont Wayana »

par Marcel Canton et sylvie Devos

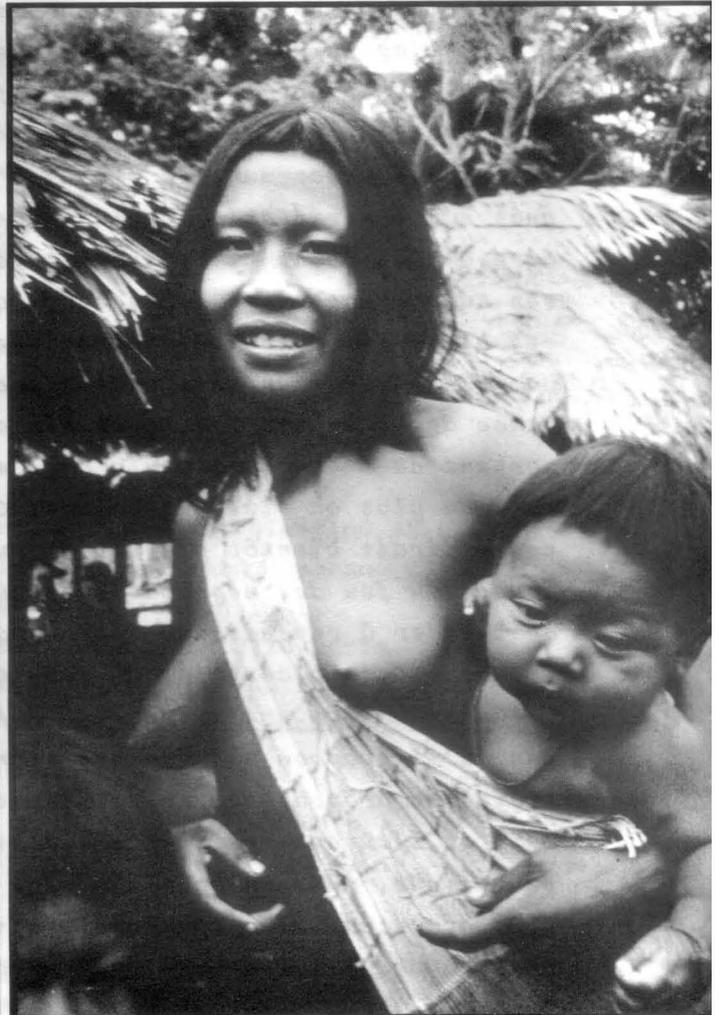
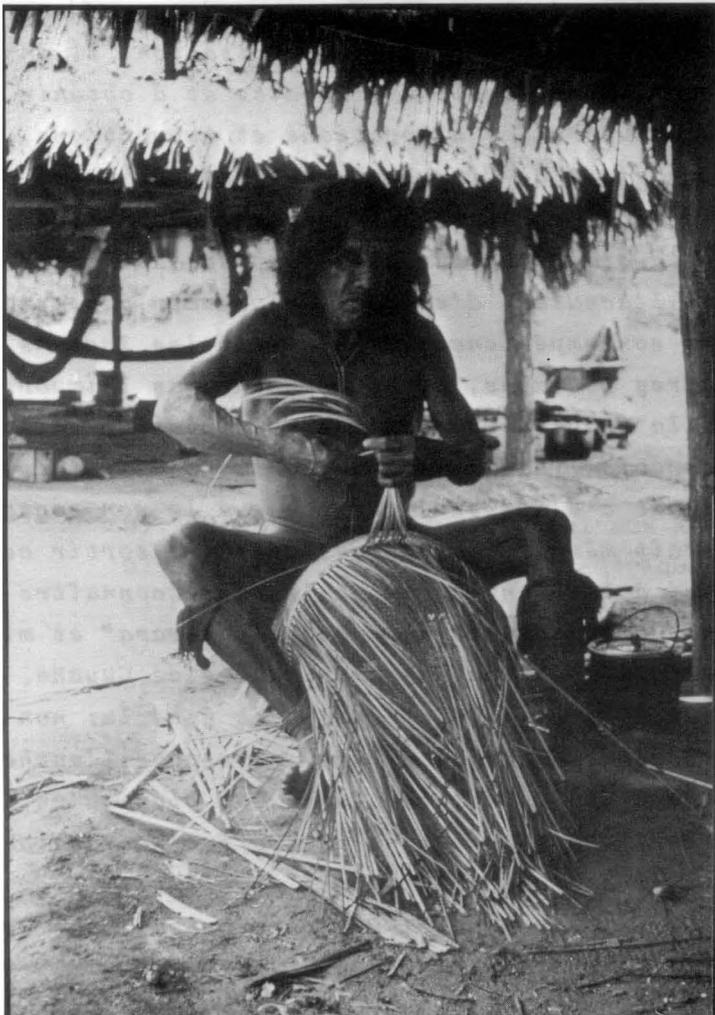
Il serait difficile d'évoquer la position particulière des Wayana à l'égard de la tutelle française sans faire référence à l'influence d'André Cognat. Une brève présentation s'impose; brève, car une série d'émissions télévisées ainsi que de nombreux articles de journaux et ses deux livres l'ont déjà fait connaître à un assez large public.

Ouvrier métallo lyonnais, il abandonne en 1961 un avenir sans surprise pour entreprendre un voyage au coeur de la forêt guyanaise. Un naufrage dramatique donne alors un tournant décisif à sa vie; recueilli par les habitants d'un petit village Wayana, il y trouve un accueil qu'aucun blanc n'aurait pu espérer:

"Peut-être parce que j'en avais perdu les attributs les plus visibles, (...)
plus vraisemblablement parce que les Indiens s'étaient sentis un peu responsables de ce naufrage provoqué par la fausse manoeuvre d'un jeune Wayana (...)"

Désormais, il "choisit irrémédiablement d'être indien" (c'est d'ailleurs le titre de son premier livre), aidé en cela par le chef Malavate qui le reconnaît comme son fils et lui attribue son nom indien: "Antecume". De fait, il devient rapidement le porte-parole des Wayana auprès des autorités françaises et, par conviction personnelle, il entretient leur isolationnisme coutumier: refusant d'être l'agent du préfet de Guyane et l'instrument de la francisation, il incite au contraire les Wayana à refuser la nationalité française et à obtenir la protection de leur territoire. La plupart des allocations et subventions étant mises en commun, le piège de l'assistance-dépendance est déjoué. André Cognat s'est marié avec une indienne dont il a maintenant deux enfants; c'est dire à quel point il est accepté et la grande valeur que l'on peut attribuer à ses témoignages. Ses détracteurs qui l'accusent d'exercer un pouvoir personnel -et blanc de surcroît- méconnaissent son expérience, considèrent les Indiens comme de grands enfants sans structures sociales, ne soupçonnent pas l'importance déterminante des autorités de la tradition Wayana encore intacte, et apportent de l'eau à la meule de l'ethnocide. La résistance contre celui-ci devenant de plus en plus nécessaire, Cognat a d'ailleurs compris que le non-contact ne suffirait bientôt plus et risquerait même, à la longue, de faire sortir ce peuple du jeu des négociations; aussi a-t-il entrepris de le faire connaître et de l'aider à revendiquer: les Wayana participaient au "conseil d'Awara" et militeront, c'est certain, au sein de la Fédération des Amérindiens de Guyane.

"Antecume ou une autre vie" d'André Cognat (R. Laffont) doit être lu; non pas qu'il propose une analyse ethnologique dans les règles, mais pour l'authenticité du propos; de par sa situation privilégiée, le témoin est plus qu'un témoin et l'auteur est plus que plaidant. André Cognat ne nous offre pas des observations, mais un précieux vécu nous parvenant tout droit de l'intimité du peuple Wayana; c'est pourquoi, afin d'illustrer au mieux notre propos dans ce bref exposé, nous aurons recours à quelques extraits de ce beau livre.





DANS LA FORET-MERE

Si, dans les années 50, la démographie indienne fut gravement menacée, ce ne fut qu'en raison des épidémies importées; l'Indien n'a jamais été malade que du Blanc et que le Blanc le guérisse de ses propres maux ne serait qu'un juste retour des choses. L'"enfer vert" n'existe que pour le Blanc perdu et désarmé, ou trompé par les mythes qu'il crée; de même l'Indien ne vit pas dans un lointain passé oublié du temps: comme nous le disions par la voix de Robert Jaulin au début de ce dossier, l'indigène est attaché au mode de vie que son milieu a déterminé pour lui et qui, "durant des millénaires", a assuré sa subsistance et son épanouissement social et culturel. C'est au contraire de "forêt-mère" et de mode de vie remarquablement adapté qu'il convient de parler; cette forêt est une mère -dans le sens de Terre-Mère- tant protectrice que dispensatrice. Si les Wayana n'ont absolument rien perdu de leur indianité, s'ils ont pu rapidement mettre un terme à leurs contacts avec les Français à la fin du 18^e siècle, s'ils ont pu s'évanouir devant les poussées Boni et Wayampi et s'ils ne furent "redécouverts" par l'Europe qu'à la veille de la 2^e guerre mondiale, c'est indéniablement grâce à la protection considérable que représentait cette insondable densité végétale rebutant même les projets de "mise en valeur" avec techniques modernes. C'est aussi pour eux une mère dispensatrice subvenant à tous leurs besoins; à chacun de ces besoins correspond une réponse inmanquablement produite par le principe de l'adaptation parfaite au milieu considéré dans toutes ses composantes: climat, relief, faune, végétation et ...contacts éventuels avec l'Autre ethnique -car il faut bien relativiser "l'isolationnisme Wayana".

Dans cette chaleur continuellement moite, on ne se déplace que sommairement vêtu: pagne (le calimbé) pour les hommes et large bande au niveau des hanches pour les femmes, le tout de cotonnade teintée au rouge du roucou; cette noix donne aussi sa couleur aux peintures rituelles lorsqu'elles ne sont pas d'un bleu sombre également traditionnel. On va dans et sur l'eau aussi facilement et aussi fréquemment que l'on parcourt l'épaisseur de la forêt; les pirogues, lorsqu'elles existent encore, sont confectionnées à partir d'un tronc léger préalablement évidé. L'habitat, le carbet: quelques hamacs suspendus entre un plancher surélevé et une toiture de palmes ou de feuilles de bananiers; l'ensemble est donc très aéré et, surtout, met l'habitant hors de portée des insectes et parasites (poux d'agouti etc.) qui fourmillent au sol. Seul mobilier, le kololo, petit banc de bois indispensable pour les tâches assises, culinaires ou artisanales.

La vie Wayana est toute de mouvement: *"Comme toute la vie tourne autour du fleuve, qu'on prend sa pirogue pour aller à sa plantation, pour aller pêcher dans les coins poissonneux, pour atteindre les tracés de chasse ou rendre visite aux femmes des villages voisins, je sens que je vais devenir un véritable infirme"...* Voici énumérés, par ordre d'importance, les trois pôles d'activités qui garantissent aux Wayana leur régime alimentaire de toujours, aussi varié qu'équilibré. Relevons en premier la culture sur abattis (brûlis); d'une part parce que c'est d'elle que dépendent souvent les déplacements de la tribu - en raison de la minceur de la couche d'humus-et d'autre part, parce qu'elle fournit une nourriture de base, régulière et en quantité importante: manioc râpé et cuit en galettes (cf photo p-18), cannes, patates...

La cueillette constante de plusieurs dizaines de fruits petits ou gros assure un excellent complément à ces légumes. Vient ensuite la pêche, dont le produit dépasse très largement celui de la chasse en quantité. Les rivières regorgent de poissons pêchés à l'arc ou à la nivrée - liane écrasée dont la sève est répandue en amont du lieu de pêche-: caïman, kou-



marou, piranha faite de mieux, et tant d'autres sont consommés en abondance. La chasse, moins fréquente, est plus prestigieuse et d'une grande importance rituelle. Les viandes sont d'ailleurs le plus souvent boucanées et, lorsqu'elles sont de choix, peuvent ainsi être gardées ou expédiées. La chasse va du ramassage de larves de coléoptères, batraciens et rongeurs, au fléchage de nombreux oiseaux (le hocco) et surtout de singes, notamment le singe atèle. L'eau est toujours là baignant la forêt avec laquelle elle est en totale symbiose; l'eau avec ses poissons, ses jeux, son importance hygiénique, ses voyages... Il n'est banal de décrire la vie saine et libre de l'enfant Wayana que l'éducation indienne choie tendrement; que peut-on lui promettre de mieux et de plus durable? *"Une fois lavé, purifié des souillures de la naissance; l'enfant vient se greffer au corps de sa mère. Grâce au bandeau de portage, il vivra jour et nuit collé à sa peau, blotti contre sa chaleur, mêlé à son odeur. Pendant deux ans, souvent plus, le sein à portée de la bouche, il ne la quittera plus. Continuellement repu, comblé heure après heure de présence et de tendresse maternelles, on l'entendra rarement pleurer. Les femmes ne sont pas seules à lui prodiguer soin et attention. Les pères et les grands-pères lui consacrent beaucoup de leur temps" etc... (p.333!)*

UN VERITABLE TISSU SOCIAL



André Cognat nous décrit si bien la paix, la sérénité, la liberté et les rythmes de vie Wayana que notre imagination voyage et travaille; que d'idées neuves pour notre pédiatrie et notre éducation modernes qui, parfois, il est vrai, essaient de se remettre en cause; quant à la vie sociale, les tribus Wayana ne comptant que quelques dizaines de membres, son harmonie ne pourra jamais que nous faire rêver. Ces faits d'éducation menant l'enfant vers une maturité compétente et épanouie, dans une société où il apprendra TOUT avec le temps et par curiosité et où la notion de "travail" au sens rébarbatif n'existe pas, se comprennent dans le contexte d'un tissu social extrêmement solide et sans lacunes. Les liens familiaux n'ont rien de formel et révèlent une structuration réellement vécue, toute d'affection et de responsabilité, dans laquelle chaque individu a, en permanence, sa place à part entière. Dans ce domaine aussi, l'adaptation est un principe qui donne sa force à l'ensemble; l'adoption, fait courant, en est un bon exemple: Cognat a été adopté et il adoptera: *"Malavate m'a appris que la filiation ne passe pas seulement par le sang. Depuis des années, je m'occupe de Kuku et Yoï wet et subviens à leurs besoins; j'ai pris l'habitude de les considérer comme mes propres enfants et je crois qu'ils ont pour moi autant d'affection que je peux en éprouver pour mon père adoptif."* Ce qui est vrai pour les individus l'est également pour les groupes; les transits de vivres et les contacts rituels sont permanents - nous allons le voir avec le Maraké- et les liens familiaux s'entretiennent de tribu à tribu; l'identité Wayana est très fortement ressentie et, à tous les niveaux, il existe un monde Wayana qui n'a rien d'une ABSTRACTION; quand Cognat devint Antecume, il le devint, par Malavate, pour tout Wayana.

LE CIMENT --- DES RITES

Au "tissu social" vient se superposer tout un système rituel enraciné dans une pensée collective authentique qui n'a rien perdu de sa force traditionnelle. Il réunit solidement autant les individus que les groupes tribaux et, bien sûr, le Maraké, cette trop fameuse cérémonie souvent entrevue, en est peut-être la meilleure manifestation. Il réunit chez une tribu invitatrice toutes celles du voisinage, c'est à dire souvent celles de la même rivière. Gros investissement général

en préparatifs, euphorie et tous sentiments vécus en commun durant parfois plusieurs semaines forment le contexte insoupçonnable pour nous d'une succession de rites ancestraux de puberté, d'adolescence consacrée ou de valorisation déterminante pour les adultes. Ivresse collective provoquée par l'absorption d'une quantité phénoménale de cachiri - à peine 3°alc. - qui se trouve immanquablement régurgitée, éblouissement de l'assistance aux magnifiques plumes de perroquets et de hoccas qui coiffent les acteurs de ce "drame" millénaire, souffrances attendues, tues mais toujours partagées qu'occasionnent les piqûres et morsures des insectes déposés sur la peau, communions de danses et de chants de resouvenance des origines du peuple Wayana ... *"Les Wayana passent dans leur vie quatre à cinq Maraké, quelquefois plus; mais le premier au sortir de l'enfance est le plus important. Mon frère sait que dans quelques jours il cessera d'appartenir au monde des "Mumu", des petits enfants. Sur lui, le regard des adultes ne sera plus tout à fait le même, ni surtout celui des filles. Mais il sait aussi qu'on ne pénètre pas facilement dans la communauté des aînés. Il devra prouver à travers les différentes épreuves qu'il a la résistance, le courage et l'habileté nécessaires pour compter parmi les futurs chasseurs et pêcheurs de la tribu."* (p.66)

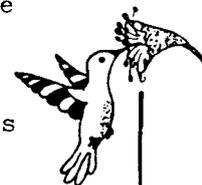
Les cérémonies traditionnelles célèbrent la vie et la perpétuent, socialement, économiquement, depuis toujours. Seule institution, celle, par les rites, de la vie en univers Wayana.



DES «CONCESSIONS» ?

Ces concessions faites, croit-on, à notre société de consommation et de sophistication technologique sont à mettre au compte de la sage adaptabilité de l'économie indienne; elles prouvent non pas que celle-ci "consent enfin à évoluer", mais que comme toujours, elle sait tirer parti de ce qui, dans tout ce qui l'entoure, lui paraît digne d'intérêt. C'est justement cette faculté qui la place hors du temps ou dans un avenir assuré pour elle (si nous ne la condamnons pas le jour de notre auto-destruction)! "progrès, passé, révolu, avenir" sont des concepts produits par notre société et c'est à elle qu'on doit les appliquer, elle qui se nourrit d'insatisfaction et où le "bon" est immédiatement délaissé pour un "meilleur" ou un "nouveau" tout aussi fugitif; l'économie amérindienne, simple et basée sur l'essentiel, sur la subsistance et non la production spéculative, subsistera; elle ne se prendra jamais à ses propres pièges, car en pays Wayana on ne verra jamais un père privé de toute ressource alimentaire et seul...

Les Wayana ont fui les contacts forcés mais ils furent toujours de grands voyageurs doués pour l'échange. Aussi n'est-il pas surprenant^{de} les voir intéressés par les lames d'acier (râpes pour le manioc, couteaux, haches et machettes), les moteurs (canots, tronçonneuses), les cotonnades (hamacs, pagnes et moustiquaires), le fusil (caïmans), les récipients et ustensiles (plaques de fonte à cuisson, bassines en aluminium)... objets leur convenant, minutieusement choisis et entrant dans leurs activités traditionnelles qui ne s'en trouvent nullement détournées ou dénaturées. Pour acquérir ces moyens, les Wayana vont parfois même jusqu'à rechercher un travail salarié; mais là encore, tout comme l'objet est intégré, cette nouvelle activité ne remet rien en cause: prospection minière ou forestière, elle demande à l'indien des déplacements qu'il aurait de toute façon effectués; si elle risque de le mener "trop loin", géographiquement ou culturellement, celui-ci la refuse. D'ailleurs l'expansion de l'artisanat traditionnel depuis ces dernières années montre bien que le peu d'argent nécessaire n'est pas gagné au prix de tous les risques d'acculturation. Peut-on vraiment encore parler de concessions lors-



que les gestes d'un mode de vie millénaire s'en trouvent finalement facilités et intensifiés?

Malheureusement, si le monde Wayana ne craint rien de lui-même, il est aujourd'hui plus que jamais menacé par ce qui l'assaille, qu'il ne connaît pas, qu'il devine à peine et contre quoi il n'a encore jamais eu à lutter ouvertement. Cette menace est doublement constituée par deux réalités extérieures qui risquent fort de se combiner: le non-statut du peuple Wayana déclaré étranger sur sa propre terre ou "hôte de la France", et l'expansion inquiétante d'un tourisme toujours avide de "nouvelles frontières" et d'exotisme primaire.

Il était urgent de mettre les Indiens à l'abri du risque épidémique qui prenait l'ampleur d'un véritable génocide; et la mort physique de ce peuple a, du coup, pu être évitée, puisque sa démographie est en passe de doubler son chiffre dramatique des années 50 (500!). C'est en cette année, exactement, que, concrétisant le contrôle administratif français, fut ouvert le poste de gendarmerie de Maripasoula. Si en terres brésilienne et surinamienne cela causa l'arrivée chez les Wayana de missionnaires fort zélés -la concentration lamentable des 200 indiens acculturés et éperdus d'Anapaïké en est un exemple criant- cela eut par contre, en territoire français, l'intérêt décisif de créer la mise en place d'un cordon sanitaire protecteur. Le dangereux affaiblissement moral, social et physique des deux villages (Aloïké et Elae) qui, n'étant pas en zone protégée, essuie de continuelles vagues de touristes désabusés, démontre bien l'effet salutaire de ce cordon. Est-ce vraiment proposer un choix culturel à l'Indien que de le submerger de pièces de monnaies et de gadgets en échange de son Olok ou d'une photo sous le Tukusipan (carbet des gens de passage)?

Depuis les années 70 et sans aucun doute grâce à l'influence de Cognat, il a été obtenu que l'interdiction de pénétrer en territoire Wayana soit effective et qu'elle ne soit levée qu'exceptionnellement et après des examens médicaux approfondis. Satisfaisante aujourd'hui, la situation demeure précaire car sans garantie pour l'avenir. Par trois fois le Club Méditerranée a cru pouvoir "équiper" Antecume et ses environs, puis y a renoncé; depuis 82, le contrôle est sévère, grâce au nouveau préfet (80 autorisations accordées par an), mais le mécontentement des agences de tourisme monte et ce, d'autant plus que chacun sait qu'il suffirait d'un changement de ministre ou de préfet pour que "des affaires en or" soient réalisées en Guyane. Cette précarité face au tourisme dévorant vient du fait que les Indiens Wayana n'ont pas de statut: en 1968, Maripasoula devient une commune et la nationalité française leur est proposée; conseillés par Cognat qui sait ce que francisation veut dire, ils la refusent, se préservant culturellement après l'avoir été physiquement. Mais Maripasoula n'en est pas moins commune; et c'est un Conseil sans Wayana qui, entre autres affaires, administre celles du peuple Wayana et décidera de son avenir; celui-ci est bel et bien "étranger sur sa propre terre". Il l'est d'autant qu'avec les récentes mesures de décentralisation les pouvoirs administratifs locaux sont renforcés; et pour ceux de Guyane qui, comme tant d'autres ne rêvent que d'équipements et responsabilités élargies -accompagnées de subventions en conséquence-, le tourisme qui piaffe est une mane financière prête à tomber. C'est pourquoi la conférence d'Awara adressée aux dirigeants fin décembre 84 mérite d'être entendue également par tous les esprits attachés au droit des peuples à l'existence. C'est pourquoi aussi, parallèlement, les ethnologues compétents ont lancé un dernier cri d'alarme et proposé que soit reconnu un statut de survie culturelle à l'Amérindien. Il faudrait que les dispositions à prendre ne tardent pas davantage, car cela relèverait d'une grave et scandaleuse irresponsabilité; inutile de faire allusion aux sentiments des créoles à l'égard des Indiens, la Nouvelle Calédonie les a suffisamment illustrés dernièrement. Inutile aussi de redire la détermination de l'union des peuples amérindiens de Guyane...

! **demain**
pour
un statut



Daniel Canton - "Hommage à Moloko"

Quant aux Wayana, après avoir préservé leur survie physique et leur entité culturelle, ils sauront certainement, n'abandonnant nullement celle-ci et ne faisant pour autant aucune concession à la "Civilisation", venir nous voir dans notre monde pour le visiter -peut-être aux côtés de Tiouka, de Banks, de Pilot ou d'autres?- et nous dire de vive voix qu'ils préfèrent le leur et entendent bien le garder. C'est dans ce sens, nous n'en doutons pas, que vont les derniers conseils d'Antecume.

LES PEUPLES WAYAPI. EMERILLON AU SEIN DE L'UNITE INDIENNE

par Didier Weinberg

L'histoire nous apprend qu'avant d'être installés sur les rives du fleuve Oyapock, les Wayapi vinrent de régions plus au sud situées dans l'actuel Brésil et sur un affluent de l'Amazone nommé Xingu. Rappelons que le premier grand mouvement de cette population date du 18^e siècle avec sa remontée vers le Nord sur les bords du Jari, autre affluent amazonien. Là, les contacts avec les portugais en feront des hommes armés chargés de ramener des esclaves capturés parmi les peuples autochtones. Mais ils cesseront vite ces activités et fuiront les portugais, s'installant alors aux sources de l'Oyapock aux dépens des Wayana. Nous sommes donc au début du 19^e siècle, vers 1820, date des premiers contacts décisifs avec les français; leur nombre, estimé à 6000, diminuera très vite car le schéma classique de la mort apportée par les colons sous forme d'épidémies entamera le peuple Wayapi à près de 70%.

Rappelons également que les Wayapi ont absorbé des "sous-tribus" telles celle des Norak, ethnies qui vivaient dans l'actuelle Guyane et s'amenuisaient, elles aussi, très rapidement. Tous ces noyaux ethniques contribuèrent à former le peuple Wayapi.

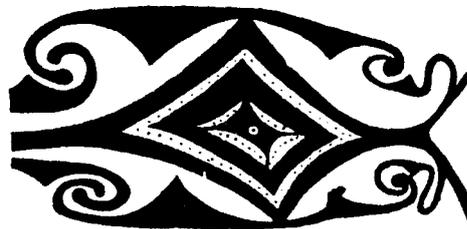
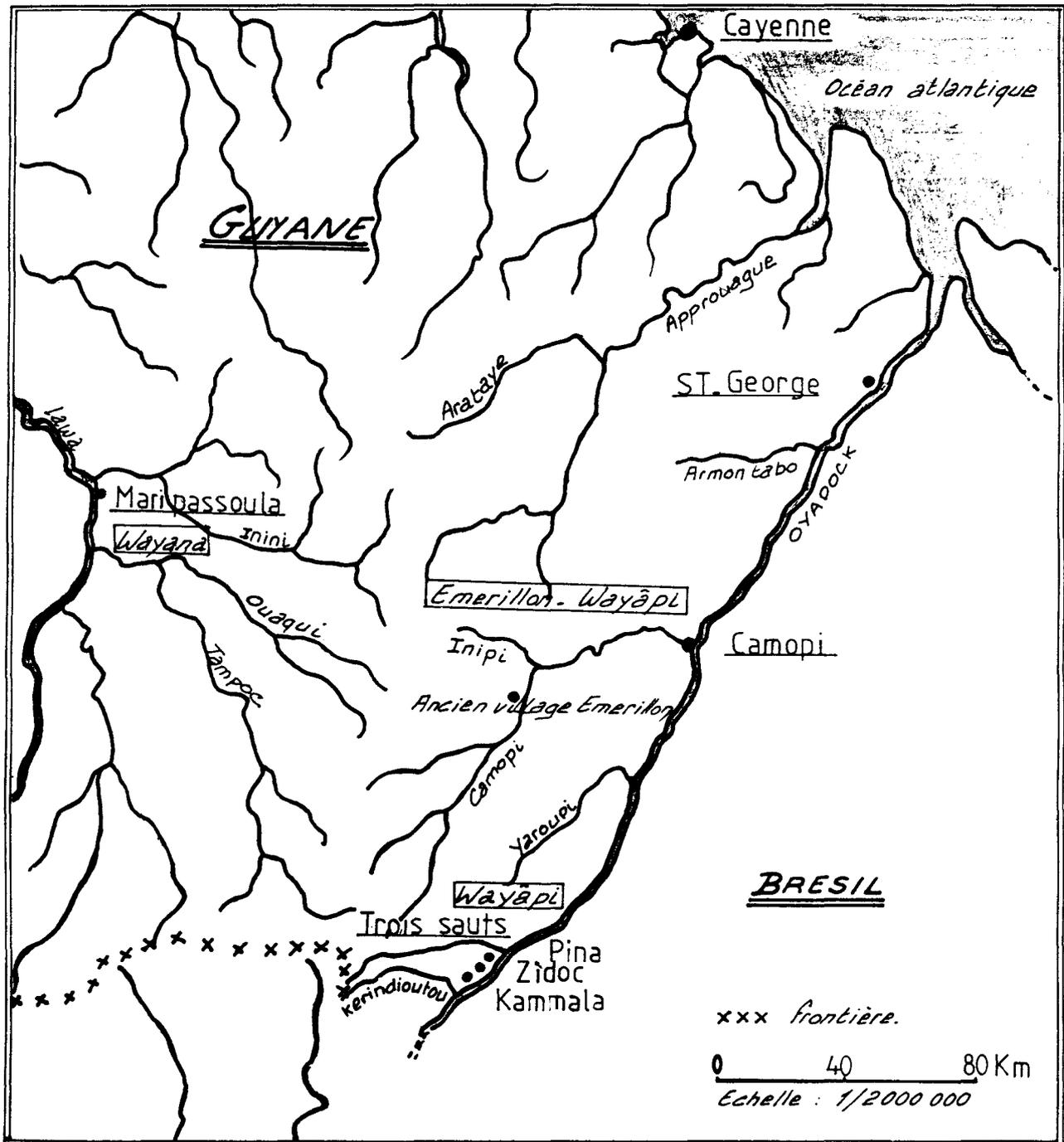
Ce n'est qu'au début du 20^e siècle que les français reprendront contact avec les Wayapi et les amèneront à se scinder en deux grands groupements: les Wayapi du nord vivant en Guyane et regroupant ceux de Camopi et ceux de Trois Sauts (cf. carte), c'est à dire un peu plus de 400 individus aujourd'hui, et les Wayapi du sud en territoire brésilien. Après avoir atteint un seuil critique proche de l'extinction, leur population est en augmentation très nette depuis les années 1950 et grâce à des soins médicaux mieux dispensés.

On rencontre, vivant avec les Wayapi du nord, une autre ethnie amérindienne moins représentée: celle des Emerillon. Descendants de tribus Tupi installées sur les côtes brésiliennes, on les retrouve en Guyane au 15^e siècle sous les noms de Piriou, Emerillon, Akokwa etc... Toutes ces "sous-tribus" regroupées en proto-Emerillon ne prendront leur désignation d'"Emerillon" qu'en 1731 (cf. carte).

Cette population a subi, elle aussi, une baisse constante dès ses premiers contacts avec les arrivants européens et notamment au sein des missions jésuites semant la mort au 18^e siècle. Leur position géographique évoluera également; ils vivront d'est en ouest et au centre de la Guyane, reliant le fleuve Maroni au bassin de la rivière Camopi. Au 19^e siècle ils sont amenés à se sédentariser et à s'installer à Camopi aux côtés des Wayapi. Si aujourd'hui on peut compter deux cents Emerillon, ce qui correspond à une démographie en hausse tout comme chez les Wayapi, c'est que les maladies importées ont en partie été enrayerées par des soins plus suivis.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

DES WAYAPI-EMERILLON



UNE EUROPÉENNE À TROIS SAUTS ...



Lorsqu'on remonte l'Oyapock, on arrive au lieu-dit Trois-Sauts regroupant trois villages Wayapi: Zidoc, Pina, Kammala. Ce sont les dernières habitations de Guyane, très au sud, à la limite de la frontière brésilienne. Cette communauté très isolée n'a été jusqu'à ce jour que très peu contaminée par la présence occidentale. Bien sûr, ses membres sont sujets à des visites périodiques et notamment pour des contrôles médicaux; hélas, parfois il leur faut aussi voter dans un bureau improvisé, voter pour qu'un président soit élu sur un continent qu'ils ne connaissent pas et situé à quelques 10 000 km de cette forêt guyanaise qu'ils n'ont jamais quittée...

Nous sommes au début des années 80; les Wayapi voient arriver par le fleuve, sur un kayak rouge, une femme de trente ans, Elkie Stejkal, autrichienne, qui, comme quelques prédécesseurs, recherche l'aventure et ne restera certainement que quelques jours avant de fuir rapidement, étouffée par la forêt et diminuée par les maladies...

Non, cette femme restera une année chez les Wayapi, une année durant laquelle elle partagera leur vie si difficile pour une occidentale, mais sans entrave et au gré de leurs rythmes.

Bien sûr, ce ne fut pas sans mal, sans erreurs; les premières semaines seront trop euphoriques, car croyant être acceptée, elle sera logiquement ignorée... Les activités coutumières du village de Zidoc suivent leur cours; immuablement, les femmes lavant le manioc, préparant les galettes, échangent les nouvelles du jour; les enfants partent à la recherche du tatou dont ils sont si friands et qu'ils savent apprivoiser; les hommes, eux, pêchent, chassent ou s'affairent dans les plantations... Nul ne fera le premier pas.

Pourtant Elkie est installée; elle occupe une habitation abandonnée, très rudimentaire, sur pilotis et avec comme unique accès, un tronc entaillé de quelques marches et couché pour faciliter l'entrée. Plusieurs mois passeront ainsi avant le premier contact durable; mais celui-ci instauré, les relations seront fortes.

Durant cette étape d'"intégration", des maladies (hépatite, malaria...) perturberont son séjour; il lui faudra néanmoins, comme tout membre de la tribu, subvenir à ses besoins. Elle adoptera la kamisa, préparera la nourriture avec ses voisins et, chose très exceptionnelle, participera même à une chasse en compagnie des hommes.

Une autre étape sera encore franchie: l'initiation au Maraké, rite traditionnel des Indiens de Guyane; peut-être un nouveau coup de chance pour elle, car ceux-ci habituellement, le refusent à toute personne étrangère à la tribu.

Tout n'est que climats, dans cette société qui résulte d'une parfaite symbiose avec un contexte naturel parfois rigoureux, et cette vie partagée avec les Wayapi, Elkie Stejkal l'a quittée avec des regrets et des souvenirs indélébiles; il faut croire et espérer qu'elle ne laissa pas une trace trop profonde de son passage, car à présent nous connaissons tous les conséquences dramatiques

qu'a sur l'équilibre indigène l'influence de notre société occidentale...

Camopi, pour les Wayapi et les Emerillon, c'est une première image de cette société dans laquelle nous vivons, avec des murs de béton pour limiter notre espace. Trois sauts est encore plus près d'hier que de demain. Mais demain risque de vite arriver; les Amérindiens de Guyane en sont fort conscients; ils se regroupent et les projets sont maintenant communs... Protéger leur culture, leur patrimoine, et faire en sorte que demain leurs enfants puissent encore vivre harmonieusement au coeur de la forêt verte.

LES INSTRUMENTS DE L'ASSIMILATION :

LES INSTITUTIONS FRANÇAISES



Cette vie traditionnelle en Amazonie est depuis les années 1970 fortement perturbée par l'implantation à Camopi d'une mini société occidentale tout à fait artificielle. Les Amérindiens ont de plus en plus de mal à préserver leurs moeurs et coutumes; on a durant des années "donné le choix" de leur citoyenneté à des personnes ignorant totalement les principes de notre société... Il va sans dire que le "vote" -car cela s'est déroulé de façon tout à fait conventionnelle!- n'avait dans ces conditions aucune signification.

La vie des habitants même de Camopi est considérablement bouleversée; poste de police, école, dispensaire, mairie... Cette présence administrative est sans doute indispensable dans certains domaines comme celui du contrôle sanitaire, mais que dire des arrivages d'objets et gadgets inutiles venant sérieusement dénaturer la vie amérindienne (radios, vélo-moteurs, alcools dont les ravages sont tellement célèbres aux Etats-Unis et au Canada...).

Mais le plus grand danger est ici également représenté par l'arrivée abusif de touristes; il est consternant de les voir venir prendre goût à "la vie sauvage" en distribuant des objets stupides aux enfants contre une pose photographique, de voir leur curiosité malsaine qui s'affiche sans gêne aucune et perpétue une grave atteinte à la vie même de l'autochtone.

La politique du pouvoir de Cayenne a ouvertement pour but d'assimiler cette région et tout est déjà mis en oeuvre pour y parvenir (promoteurs en quête de terrains à bâtir, construction d'un Relai pour touristes sportifs...) Camopi sera-t-elle une "réserve naturelle" avec toutes les conséquences imaginables que cela entraînerait pour ses habitants? Tout ceci a été quelque peu freiné en Guyane par suite d'un début de prise de conscience générale et surtout des interventions d'ethnologues compétents qui ont fait modifier le statut de cette région en 1973. Il faut à présent être muni d'un droit de passage obtenu à Cayenne, ce qui filtre tant soit peu les vagues de touristes; d'autre part, toute une zone allant de Camopi à Maripasoula sur le Maromi (cf. carte) est réglementée et surveillée par des gendarmes.

Dans ce gros village qu'est Camopi, les activités traditionnelles laissent souvent la place à des tâches tout à fait artificielles et futiles; il est fort courant de voir des Indiens travailler sur la voirie ou tondre les pelouses devant la mairie. Ces travaux empiètent largement sur le temps qui était autrefois consacré à la pêche, la chasse et la culture. Les jeunes, les plus touchés comme en pareils cas, abandonnent ces activités pour toucher un salaire -souvent dérisoire- avec lequel ils achèteront le jean remplaçant le pagne, la mobylette ou le walk-man...

Il est en effet plus facile et si tentant pour eux d'attendre les allocations du gouvernement, solution qui s'avère dramatique lorsqu'elles diminuent au gré des crises économiques touchant la Guyane elle aussi. Avec celles-ci, d'autres problèmes surviennent déjà inévitablement: les vols ont fait leur apparition ici, au coeur même de cette forêt amazonienne qui ne connaissait rien des différences sociales, de l'égoïsme et de l'ennui.

Notre civilisation entraîne avec elle ces populations auxquelles elle impose son caractère dominateur.

OU LA VIE TRADITIONNELLE SUBSISTE

Parler des Emerillon et des Wayapi en les considérant dans un même ensemble, c'est dire qu'ils vivent dans la même région de Guyane en gardant cependant, les uns et les autres, leur identité culturelle spécifique. Les Emerillons, bien qu'inférieurs en nombre, n'ont jamais été absorbés par les Wayapi avec lesquels ils entretenaient de fréquentes querelles; celles-ci ont cessé de nos jours, car les Amérindiens se regroupent à présent dans une solidarité dont dépend réelle - leur survie culturelle.

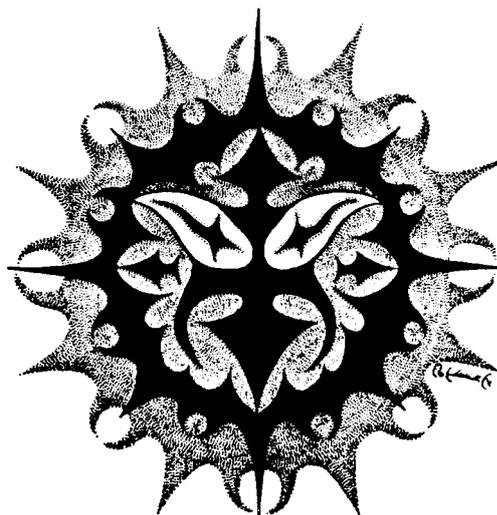
Qu'en est-il aujourd'hui de cette culture et de cette vie amérindiennes? Tout comme chez les Wayana, les activités traditionnelles fondamentales sont encore polarisées autour de la chasse, la pêche à l'arc avec utilisation de pirogues ou de canots qui sont l'unique moyen de circulation dans cette forêt si dense, la cueillette, très répandue elle aussi (on dénombre plus de trente variétés de fruits et baies consommables) et enfin la culture sur brûlis, spécifique à la forêt amazonienne. Ce mode d'agriculture, fort viable avant la sédentarisation, devient très difficile aujourd'hui puisqu'étant donné la pauvreté des sols il demandait des déplacements très fréquents. D'autres problèmes interviennent avec l'apparition de bactéries et de parasites nuisibles aux plantes: avant l'arrivée des colons, les Amérindiens, pour éviter cela, ne demeuraient pas plus de deux ans sur le même emplacement... Ceci explique d'ailleurs les échecs de nombreuses tentatives d'implantation moderne de la part des nouveaux arrivants.

Un équilibre est donc respecté dans l'alimentation (végétaux, galettes de manioc, cannes à sucre, larves, antilopes des marécages, rongeurs...), équilibre qui hélas devient précaire avec l'importation d'aliments de type européen (conserves, alcools, boissons gazeuses, salaisons ...).

Les Wayapi-Emerillon ont eux aussi, dans cette harmonie avec la nature, adopté un type d'habitat convenant à ce climat chaud et humide: montée sur pilotis, à deux mètres du sol, la "maison" toute en bois, ne possède pas de murs; son toit est en feuilles de bananiers... il n'y a donc rien à cacher à l'intérieur où sont suspendus arcs et hamacs.

La cuisine est le plus souvent préparée à l'extérieur de l'habitation principale, dans une petite case contenant les ustensiles et les aliments.

La vie est donc toute consacrée aux besoins de nutrition durant une partie importante de la journée, le restant de celle-ci étant consacré au repos; durant leurs préparations culinaires les femmes discutent entre elles; c'est l'occasion de faire circuler les nouvelles de la journée...



L'ECOLE

Les étapes de la francisation aussi bien à Camopi qu'à Trois-Sauts, ont été fondées sur une tentative de scolarisation à l'occidentale qui se trouve totalement inadaptée dans un contexte guyanais où Emerillon et Wayampi, bien que l'acceptant a priori dans un premier temps, ne la voulaient pas obligatoire.

En effet, que reste-t-il de notre école sans l'"obligation scolaire" qu'elle implique? Alors on astreignit les Amérindiens à une présence quotidienne qui allait à l'encontre de cette liberté traditionnelle qui est si importante pour eux.

Cette scolarisation abandonnait complètement la langue maternelle des élèves pour ne plus leur apprendre que le français et, par le biais de cette langue, leur inculquer les valeurs d'une société dont ils ignorent les fondements.

Il va sans dire que les instituteurs en "mission" n'ont nullement reçu une formation spécifique leur permettant de tenter la mise en place d'une scolarisation et d'une pédagogie adaptée.

Entre 1971 et 1976, des expériences ont été esquissées qui prenaient en compte les moeurs et les rythmes de la vie amérindienne; on avait décidé de conserver la langue originelle et de considérer le français comme une seconde langue -culturellement comme langue étrangère-, d'oublier "Nos ancêtres les Gaulois" et de respecter la tradition autochtone avec son histoire, ses contes etc...

Malheureusement, pour plusieurs raisons, cette tentative fort méritoire menée par F. Grenand et E. Navet n'a pu s'imposer: isolement total, car l'Education nationale n'apporta aucun soutien; incompatibilité, même dans ces conditions, entre la rigueur de la discipline scolaire et les habitudes naturelles des Emerillons-Wayapi. Il en résulte que les Indiens de Camopi ne parlent toujours pas le français bien que certains instituteurs leur aient, méthode désastreuse, interdit l'emploi de leur langue maternelle à longueur de journées et de mois!

Un projet extrêmement réaliste est proposé par les ethnologues, afin que soit enfin dispensé un enseignement adapté et disposant de moyens suffisants; mais cela ne doit pas faire partie des projets urgents de l'administration de Cayenne... Il serait temps néanmoins de mettre un terme à une situation dont les Indiens font les frais depuis longtemps déjà. Car il est évident que l'obligation scolaire concentre et fixe ces populations aux abords de l'école et de l'agglomération, ce qui leur interdit de perpétuer leur culture, dans la mesure où elle est totalement incompatible avec une longue sédentarisation.

L'EGLISE

Si les habitants de Camopi et de Trois-Sauts sont menacés par ces tentatives d'"apprentissage coup de poing" à l'occidentale, ils le sont également par l'Eglise qui n'est pas en reste: des curés ont essayé de mobiliser de jeunes Indiens afin de mettre un terme à cette "sauvagerie" et d'inculquer enfin les croyances inhérentes à "La Religion"... Ce comportement des gens d'église méconnaissant et repoussant devant eux les cultures amérindiennes est encore, grotesque anachronisme, tout à fait répandu aujourd'hui. Suite à l'impossibilité rencontrée de rassembler toutes ces futures ouailles en une foi commune, les curés pratiquent un pressant porte à porte; celui-ci a dû se monter tout aussi inefficace, puisque, les religieux ayant beaucoup de pouvoir en Guyane, une église est prévue dans le prochain plan de construction à Camopi... Il va sans dire que, le curé et le



Conseiller général étant les seuls juges en la matière, aucun Indien n'a jamais été consulté à propos de ce projet. On peut raisonnablement espérer que cette église finira bientôt, tout comme la précédente, rongée par l'humidité de la forêt et récupérée par les Indiens à des fins plus utiles.

L'ADMINISTRATION

Si l'Eglise éprouve, il est vrai, quelque difficulté à régner durablement à Camopi, il n'en va pas de même pour le pouvoir administratif local qui est notoirement exercé par un maire à la solde d'occidentaux et de créoles exploitant et acculturant la population indienne. Quelques uns de ses membres ont adopté la vie occidentale, tels cet "infirmier" au dispensaire de Camopi qui, ayant totalement renié sa culture, entretient des rapports tendus avec les autres indiens qu'il croise. Quelques jeunes, bien sûr, tentent d'assimiler eux aussi cette nouvelle façon de vivre, oublient les vêtements traditionnels et acceptent de "travailler" pour l'administration ou le commerce; par ailleurs on peut fréquenter un magasin qui réunit dans ses rayons un amalgame de produits amérindiens et de produits typiquement occidentaux, ce qui risque fort de mener les Indiens d'une assistance superflue à une grave dépendance à l'égard de choses purement aliénantes et artificielles.

De ce fait, le paysage est lui aussi profondément transformé; lignes électriques convergeant vers Camopi, constructions en béton pour les nouveaux arrivants, sacs plastiques et boîtes de conserves jonchant les rues... un décor qui nous est tellement familier, mais si nouveau au coeur de cette forêt si verte! Il est peut-être encore trop tôt pour parler de véritable mutation; les Indiens eux-mêmes ne souhaiteraient sans doute plus oublier ces premiers gadgets charriés par ces quelques années de "progrès" à l'occidentale. Mais nous avons tant d'exemples au Brésil tout proche et aux Etats-Unis de cette vie indienne si harmonieuse autrefois et qui n'est plus qu'un triste folklore pour touristes!

Les entrepreneurs et financiers de tout poil ne sont pas encore parvenus à maîtriser et à exploiter cette partie de la Guyane malgré des tentatives déjà nombreuses; les prochaines années seront sans doute décisives pour la survie des peuples Wayapi-Emerillon. Certains ont d'ores et déjà choisi le repli vers la forêt, mais les autres dépendent maintenant du pouvoir administratif et du gouvernement. Les ethnologues ont maintes fois tiré le signal d'alarme; malheureusement il semble bien que la "politique" de colonisation soit plus forte; il est tellement déconcertant de voir les autorités de Cayenne s'obstiner à vouloir implanter une société et un mode de vie si inadapté dans une région où seul l'écosystème amérindien peut faire ses preuves!

Les ouvrages des Grenand, Hurault et Navet, ainsi que l'action qu'ils mènent sans relâche finiront peut-être par éveiller le bon sens...





La création du monde

(Conte Wayapi)

Alasuka: Qu'est-ce qui a créé la Terre? Qu'est-ce qui l'a faite plate? C'est de cela que l'on voudrait que tu nous parles, maman.

Saï Piyè: Bon... Alors ça! Qu'est-ce qui a créé la Terre? ça, je ne sais pas; ce que je peux te dire, c'est que nos ancêtres disaient que ceux qui l'avaient faite, à ce moment-là, ils étaient très vieux; je veux parler des architectes, voilà ce que je peux te dire. Peut-être qu'elle tourne, la Terre, mais comment? ça... "Qu'elle soit aplatie" avaient-ils dit. De plus, au début, à certains endroits, il y avait du roulis, sur terre; voilà ce que l'on dit et que je te répète; à certains endroits que je ne connais pas; je me demande bien quels endroits... Il y eut donc d'abord une première équipe qui oeuvra; ce fut au début de la création du monde. C'est à cause de son action que la Terre est ce qu'elle est. Voilà ce qu'on dit et que je te répète... Ensuite, il y eut les autres; ensuite, donc. Ceux-là, ils sont au ciel; ce sont eux qui oeuvrèrent ensuite, heu..." Que le ciel monte!" dirent-ils. Alors, ils soutinrent le ciel et le firent monter, un peu trop bas au début. Voilà comment notre planète fut créée, à l'origine.

A.: Va, continue...

S.: Bien. Quelles limites avaient-ils données à la Terre, me diras-tu? Ils l'avaient faite comme ça, jusqu'au bord, je te répondrai.

A.: Sans doute...

S.: Donc, c'est là où ils firent les travaux de soutènement que s'arrête la Terre. Voilà ce qu'on dit et je te le répète... -Je parle, je parle, mais la toux va bientôt me faire arrêter; peut-être vais-je ne plus pouvoir parler du tout! Donc, c'est fait un peu comme les poteaux de soutènement des maisons des Blancs, heu... C'est de manière identique qu'ils firent les poteaux de soutènement de la Terre. Voilà ce qu'on dit et je te le répète.

A.: Ah bon!

S.: Ils existent toujours, ces poteaux. C'est parce que ça a été fait de cette façon-là que la Terre existe toujours; c'est pour cela qu'il y a le ciel, car ils l'ont fait de la même manière. Voilà ce qu'on dit et je te le répète. Cela, je l'ai déjà entièrement raconté à la petite, tu sais.

Les poteaux, si leurs contreforts se décalent un jour, le ciel tombera, et l'on dit qu'alors nous exploserons. C'est pour cette raison que nous n'existerons plus. Voilà ce que l'on dit et que je te répète, mon fils...

"Si les contreforts se décalent, ça tombera." Voilà ce que dit autrefois Yanèya, et mes grands-mères me l'ont rapporté. C'est comme ça que nous nous éteindrons alors; le ciel nous exterminera tous... Ainsi parlaient nos ancêtres de même qu'autrefois mes grands-mères. Je suis le même chemin qu'elles, sans doute, en te parlant, mon fils.

Saï Piyè - 1978 -

(Extrait de "Et l'Homme devint Jaguar" de Françoise Grenand:
chez L'Harmattan - collection amérindienne-)

GALIBI~KALINA

Nous avons rencontré à Paris Thomas Appolinaire, un indien Galibi de Guyane, et Annick son amie française. Thomas, comme une dizaine d'autres Galibi, est venu vivre en France pour quelques années. Son séjour dans la métropole est lié à son travail. Il fait, ainsi que la plus part de ses amis, un stage dans la fonction publique.



Dessins de Nicole Claveloux

NITASSINAN: Thomas, peux-tu nous dire qui sont les Galibi, où vivent-ils et combien sont-ils ?

THOMAS: Galibi est notre nom français, dans notre langue on se nomme Kalina Tilewuyu. Kalina est d'ailleurs le mot qui nous sert à désigner tous les Amérindiens. Mais lorsqu'on ne parle pas dans notre langue, on dit Galibi...

Les Galibi vivent depuis très longtemps sur les côtes de l'Atlantique. Ils se sont étendus du nord du Brésil jusqu'au Venezuela...

La population Galibi est aujourd'hui d'environ 2.900 personnes en Guyane française, où nous avons une quinzaine de villages entre St-Laurent et Kourou... mais il doit y avoir deux fois plus de Galibi au Surinam. De l'autre côté du Maroni, à peu près à la hauteur d'Awara, se trouve Galibi, un village d'au moins 2.000 habitants. Nous y allons souvent à l'occasion de fêtes.

NITASSINAN: Vous n'avez pas de problèmes pour passer la frontière avec le Surinam ?

THOMAS: Non. De l'endroit d'où je viens, à l'embouchure du Maroni, n'importe qui peut passer sur l'autre rive, s'il a une piro-

-gue. Par contre à St-Laurent, il faut un passeport pour prendre le bac...

Je suis d'Awara, c'est notre plus grand village en Guyane. Il compte environ 600 habitants, uniquement des Galibi. Awara est sur la plage, dans l'estuaire formé par la Mana et le Maroni. C'est une longue bande sableuse séparée de la terre ferme par une vaste zone marécageuse. C'est un terrain que la mer et les fleuves transforment continuellement. Autrefois, ceux d'Awara étaient à Pointe-Isère, sur la rive droite de la Mana, mais les palétuiviers ont tout envahi. C'est devenu très vaseux, ce qui est d'ailleurs excellent pour la pêche aux crabes...

Près d'Awara, sur le Maroni, il y a aussi des Galibi au village des Hattes. Plus en amont, autour de St-Laurent, nous avons Terre-Rouge, Paddock... Toujours sur le Maroni, il y a aussi l'Ile Portal, dont on veut nous déloger en ce moment. Sur le bord de l'Océan, plus loin à l'est d'Awara, nous sommes à Organabo, à La Flèche, et un peu en retrait dans la savane, à Morpio, à Bellevue, Dégrad-Savane. Enfin, nous avons un village à côté de la ville de Kourou.

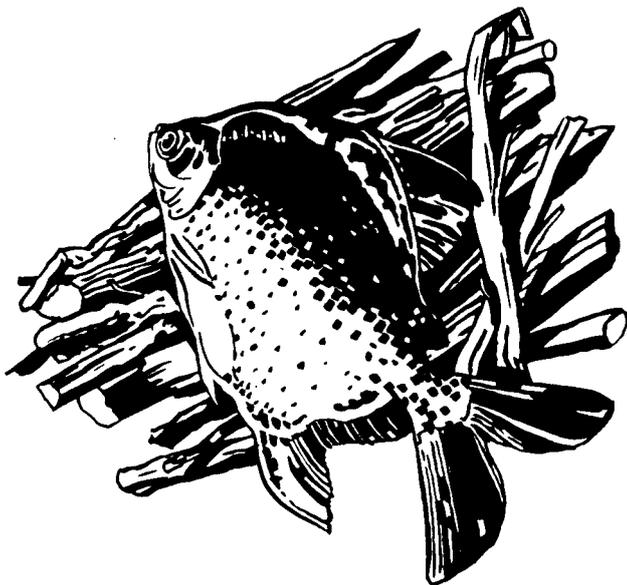
NITASSINAN: Du fait de votre situation traditionnelle sur le littoral, êtes-vous un peuple de pêcheurs plus que de chasseurs ?

PÊCHE, CHASSE ET ABATTIS

THOMAS: Cela dépend où se situent les villages. On peut aussi bien aller à la pêche qu'à la chasse, ou faire des abattis.

Les côtes et l'embouchure des fleuves sont très poissonneuses ; d'ailleurs beaucoup de Créoles viennent également y pêcher. A un kilomètre du rivage, on prend des poissons limans, des mâchoirans blancs et des jaunes qui sont les plus gros : ils peuvent atteindre 50 kilos. Il y a aussi des marsouins. On pêche au filet et à la ligne, tendue entre deux flotteurs avec des hameçons tout le long. A Awara, on ramasse aussi les oeufs de tortues marines pour faire des omelettes. La pêche en rivière se pratique surtout la nuit avec des lampes pour attirer les poissons, des acoupas ou des pakous. On les tire à l'arc ou on les attrape au filet.

En ce qui concerne la chasse, les Galibi peuvent y consacrer un après-midi ou une quinzaine de jours, selon la proximité du gibier et les besoins du chasseur : s'il compte simplement s'assurer un repas ou s'il désire vendre le produit de sa chasse. Près d'Awara il n'y a pratiquement plus de gibier ; pour faire une bonne chasse, on remonte la Mana jusqu'à Baticane. Par là-bas, c'est la grande forêt et on est sûr de revenir avec de la viande. On chasse au fusil le cochon-bois, des petites biches, des singes rouges : les babouines, et de nuit on attrape le tatou. Plus loin encore, on trouve des tapirs. Il n'y a pas si longtemps encore, on partait volontiers pour un mois, avec femme et enfants... des sortes de grandes vacances, à remonter les cours d'eau en pirogue, loin à l'intérieur des terres. Pas uniquement pour la chasse, mais pour être bien, pour vivre dans la nature, la vie douce...



NITASSINAN: L'intérieur guyanais n'est donc pas, comme on se l'imagine ici, un "enfer vert" ?

ANNICK: Cela peut être un enfer vert, pour les Blancs. Pour les Indiens, c'est seulement la grande forêt, dense, vierge, sans route pour y aller, à part les fleuves. Quand tu y pénètres, tu n'avances pas d'un pas sans ton coupe-coupe. La grande forêt commence vraiment à une vingtaine de kilomètres de la côte. Tout y est gigantesque, disproportionné : des arbres, les fromagers, peuvent atteindre 6 à 7 mètres de circonférence ; des papillons bleus, presque aussi grands que des assiettes, volent par centaines... c'est magnifique ! Mais il y a aussi des plantes piquantes, des marécages infranchissables, avec des anacondas énormes. Avec la chaleur et l'humidité, c'est vraiment un enfer pour nous : "le tombeau des Blancs". Mais ce que l'on craint le plus, c'est le paludisme, inoculé par la piqûre de moustique, qui peut être mortel en Guyane. Cela te donne une très forte fièvre, tu te déshydrate complètement, tu es alternativement bouillant et glacé. Les Blancs métropolitains doivent prendre de la quinine tous les jours... certains commencent d'ailleurs dès qu'ils montent dans l'avion pour Cayenne ! Les Créoles en prennent aussi de temps en temps, mais les Indiens ne prennent rien du tout, ils n'en ont pas besoin ou sont immunisés depuis longtemps. Par contre le moindre rhume importé d'Europe peut leur être fatal...

THOMAS: Tous les endroits ne sont pas infestés de moustiques, il faut savoir les reconnaître... et puis, pour pénétrer dans la forêt, on se passe sur le corps le jus d'une plante dont l'odeur empêche les moustiques de venir nous piquer. On a aussi des plantes pour éloigner les serpents, c'est efficace à une dizaine de mètres...

Ce que l'on craint le plus, ce sont les buffles ! Cela date du bagne. A cette époque, les bagnards se servaient beaucoup de buffles domestiqués pour toutes sortes de travaux et pour le transport. Lorsque le bagne a fermé, l'administration pénitentiaire a laissé partir ses buffles dans la nature. Seulement, ils se sont reproduits par centaines et sont redevenus sauvages. Ils vivent maintenant dans la brousse au sud d'Awara. Ils sont très dangereux car ils n'hésitent pas à charger l'homme et à le "dévorer". Un jour, quelqu'un s'est aventuré dans cette région, on n'a retrouvé qu'un tas de vêtements ensanglantés. Avec leur odorat puissant, ils ne te lâchent pas d'une semelle et rien ne les arrête. Tu as intérêt à courir vite. Des chasseurs se sont trouvés immobilisés toute une nuit, en haut de (gros) arbres, car il faut un très gros calibre pour trouser la peau d'un buffle.

NITASSINAN: Tu as parlé d'abattis, quelle est l'importance de l'agriculture dans votre mode de vie ?

THOMAS: A Awara, une forêt basse longe l'estuaire et nous permet de faire quelques abattis. Les grands travaux d'abattage et de défrichage sont faits collectivement par l'ensemble du village mais la plantation et la récolte d'une parcelle sont le lot d'un individu. Chacun cultive son abattis comme il l'entend. On peut planter toutes sortes de légumes : le giraumon, la patate douce, la canne à sucre, le maïs, le haricot... mais c'est surtout le manioc qui est cultivé pour la consommation quotidienne. Le manioc est la base alimentaire de beaucoup de familles Galibi. On en tire de la farine et on en fait des galettes : la cassave. Avec la pâte de manioc bouilli qu'on laisse fermenter, on fait le cachiri, une sorte de bière peu alcoolisée mais qu'on peut boire en très grande quantité lors de cérémonies. Le jus du manioc est aussi utilisé, il sert à cuire le poisson et avec un petit peu de piment c'est vraiment délicieux... d'ailleurs, il y a beaucoup de Créoles et même des Blancs qui nous achètent le jus en bouteille. En Guyane, il n'y a que nous les Indiens qui faisons pousser le manioc. Cette culture n'est faite, à une grande échelle, ni par les Créoles ni par les Blancs qui préfèrent planter du riz.

PRESENCE FRANCAISE

NITASSINAN: Vous avez beaucoup de contacts avec les Blancs et les Créoles ?

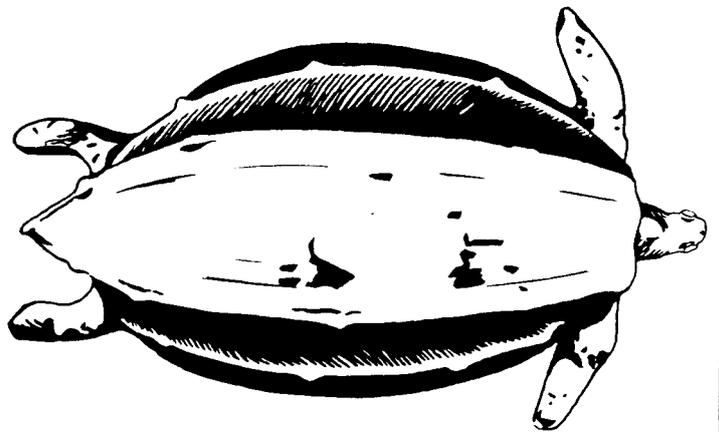
THOMAS: C'est évident puisque c'est sur la côte et en aval des fleuves que s'est concentré le plus grand nombre des villes et des villages créoles. Les Galibi de la région d'Organabo-Iracoubo sont en bordure même de la Nationale I... Et cela fait déjà longtemps que certains d'entre nous se sont regroupés près des centres urbains pour trouver du travail, comme à Kourou et à St-Laurent. Des instituteurs viennent faire la classe dans nos villages - quand ceux-ci ne sont pas trop petits - ou bien nos enfants vont à l'école dans les bourgs importants...

Les Indiens qui vivent loin à l'intérieur des terres ont peut-être moins de contacts, mais de toute façon il n'y a plus de villages totalement isolés aujourd'hui. Certains villages Wayana ou Wayapi n'abritent pas en permanence des Blancs ou des Créoles mais reçoivent régulièrement les tournées de médecins, généraux ou religieux.

ANNICK: Il y a peut-être dans l'extrême sud des groupes indiens n'ayant aucun contact avec le reste de la Guyane. Là-bas, seule la Légion y va une fois par an, pour vérifier les trois bornes frontalières avec le Brésil. Cela coûte une fortune : ils partent de Kourou en bateaux, remontent l'Oyapock en pirogues puis coupent à travers la brousse pour repérer les bornes et débroussailler autour. Ils dépensent des millions pour aller nettoyer au coupe-coupe ce qui huit jours après commencent déjà à repousser. Peut-être ont-ils peur que le Brésil avance de trois ou quatre cent mètres en Guyane. Une année ils ont perdu une borne, ils n'arrivaient plus à la retrouver!

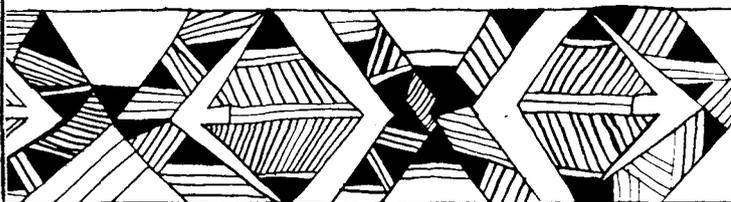
NITASSINAN: Habituellement, comment se passent les rapports entre Blancs et Galibi ?

THOMAS: A Awara, les Blancs qu'on voit ce sont surtout des touristes. Ils se rendent en voyage organisé sur la plage des Hattes où les tortues Luth vont pondre à certaines périodes. Sur les brochures touristiques, en même temps que les tortues marines, est promise la "traversée de villages indiens"... alors qu'il faut quitter la piste des Hattes et faire un détour pour passer à Awara! Les touristes ne sont pas vraiment dangereux, ils sont inconscients. Ils entrent dans nos carbet sans même frapper - pour nous photographier de près... puis ils repartent aussi vite qu'ils sont arrivés. Mais dans le tourisme, les plus à craindre ne sont pas les touristes. Les plus embêtants sont les promoteurs qui veulent à tout prix construire un hôtel à proximité d'un village indien. On fait partie des attractions touristiques de la Guyane! Au Brésil, celui qui utilise l'indien comme objet de propagande touristique est passible de deux à six mois de prison... c'est dans leur Code.



Mis à part les touristes de passage, les Galibi ne s'entendent pas trop mal avec les Blancs qui sont venus vivre ici. Il y a même parfois des mariages entre Indiens et Blancs... Mais il faut dire que les Blancs se sont surtout établis dans les grandes villes comme Kourou et Cayenne. Dans le reste du pays, ils sont une petite poignée disséminée dans quelques villages.

Ces Blancs "isolés" sont souvent des fonctionnaires, gendarmes ou instituteurs... bien qu'il y ait aussi des instituteurs Créoles. Certains maîtres d'école ne traumatisent pas trop nos enfants avec "nos ancêtres les Gaulois". Dans les petits villages, le gendarme -qui est avant tout le représentant de l'Etat français- se charge de tout ce qui est administratif. Il est officier d'état-civil : il remplit les papiers, s'occupe des cartes de séjour, et peut même faire des mariages. Il peut être en même temps préposé aux postes et distribuer le courrier. Il lui arrive aussi de relever les pluviomètres et autres thermomètres pour transmettre tout cela par radio à la sous-préfecture... Sur l'ensemble du territoire guyanais, à part les fonctionnaires nommés, les chercheurs et autres prospecteurs, il n'y a pratiquement pas de Blancs installés à demeure. La population est avant tout créole.



COLON BLANC COLON CREOLE

THOMAS: Dans la région côtière où vivent les Galibi, toute l'économie locale est tenue par les Créoles : l'agriculture, l'élevage, la pêche... Il y a un Blanc qui s'est installé à Iracoubo. Il y jouit d'une certaine considération car il travaille vraiment à faire pousser son riz... alors que beaucoup d'autres "métros" sont venus s'établir en Guyane pour bénéficier de subventions et, soit par paresse soit par incompétence, ont tout laissé tomber au bout de deux ou trois ans.

ANNICK: La Guyane est un pays riche mais absolument pas développé. Avec ses 9/10 de forêts, son territoire est une immense réserve naturelle. On y trouve aussi du nickel, du kaolin et même de l'or. Beaucoup

de projets ont vu le jour en Guyane, mais très peu ont abouti. Le climat est éprouvant pour les non-guyanais, mais surtout le prix de revient d'une grande exploitation y serait nettement plus cher que dans les pays voisins qui disposent d'une main d'oeuvre à bon marché. A part la base spatiale de Kourou, aucun gouvernement n'a jamais entrepris un véritable développement en Guyane. C'est pour ça que tout vient de France : de la boîte d'allumettes aux machines agricoles. La Guyane est un pays assisté dans toute son ampleur.

NITASSINAN: Tu as parlé de l'Ile Portal toute à l'heure, que s'y passe-t-il exactement ?

THOMAS: L'Ile Portal est sur le Maroni entre St-Laurent et St-Jean. Elle est connue depuis longtemps par des Indiens Galibi du Surinam qui y séjournent fréquemment. Depuis quelques mois, un Blanc est venu s'y installer. C'est un colon, un dur celui-là. Avec une subvention, il a acheté l'île et veut virer tous les Indiens qui sont sur sa nouvelle propriété. Comme ils sont surinamiens, cela complique le problème et certains ont dû effectivement quitter l'île. Le colon a dit à la télé : "Etant donné qu'ils ont toujours été un peuple de nomade, ils n'ont qu'à partir, aller plus loin..." A plusieurs reprises, il a demandé l'intervention des forces de l'ordre, mais le sous-préfet veut régler ça calmement. Si un jour cela doit péter, c'est là qu'il y aura de l'actualité et l'Etat a intérêt à tout faire pour que les esprits ne s'échauffent pas car il a commis une erreur. Il n'aurait pas dû vendre une île sans savoir si elle était occupée ; à partir du moment où des Amérindiens y résidaient, la vente aurait dû être impossible... même si l'île n'était pas classée "réserve protégée" !

NITASSINAN: Quelles différences il y a-t-il entre les Créoles et les colons Blancs ?

THOMAS: En Guyane on appelle "créole", la majorité de la population, c'est à dire les Noirs et les Métis... ils sont au moins 55.000 personnes. Les Créoles sont les descendants des Noirs amenés en esclavage par les colons européens au XVII^{ème} siècle. Lorsque l'esclavage a été aboli, ils se sont établis et sont devenus à leur tour des colons. Aujourd'hui, ils ont oublié leur origine africaine et se considèrent comme les "véritables" guyanais... et de fait, la Guyane leur appartient : la vie économique, la vie sociale, la vie politique sont créoles. Ils détiennent tout sauf l'administration qui reste française.

NITASSINAN: Comment ça se passe avec les Créoles ?

THOMAS: Pas toujours très bien... En général, ils ont un peu trop tendance à penser que la Guyane leur revient, plus qu'à nous. Comme ils ont été déracinés, avoir un pays ça doit compter pour eux... mais le problème c'est quand ils pensent "rien que pour eux". Ils montrent bien que tout ce qui fait la vie guyanaise ne peut venir que d'eux. Les Créoles nous voient comme des arriérés qui n'ont pas évolué. Ils nous mettent à part car on ne participe pas à leur façon de voir les choses, on ne s'assimile pas à eux.



NITASSINAN: Les Noirs réfugiés Boni sont-ils plus proches de vous ?

THOMAS: Les Boni et les Bosch sont les descendants des Noirs qui ont fui l'esclavage. Leurs aïeux ont dû se réfugier dans la forêt et ont repris leur mode de vie tribale comme en Afrique. Mais aujourd'hui il ne leur reste presque plus rien de leur culture traditionnelle. Beaucoup se sont rapprochés, ou ont été attirés, près des centres urbains comme à St-Laurent, et ont été relégués dans des bidonvilles. Ils sont aussi parfois manipulés par des politiciens Créoles.

AUJOURD'HUI A AWARA

THOMAS: A Awara, on est un peu à l'écart et donc assez tranquille, sauf bien-sûr, quand il passe trop de touristes pour les Hattes. Notre village est à 17 kilomètres de Mana, le plus proche bourg créole... Vivre aujourd'hui à Awara peut être encore facile : le Galibi se lève quand il veut, sans réveille-matin. S'il a envie de ne rien faire, il restera au village. Personne ne viendra le déranger. S'il a envie de sortir, il ira à la pêche, rentrera tôt déjeuner, puis ira voir ses abattis. On se promène, on rencontre des amis et on peut se coucher tard dans la nuit... Beaucoup de Galibi vivent encore comme ça, mais il faut bien dire que ce sont surtout les vieux et les adultes les plus âgés. Les jeunes abandonnent de plus en plus la vie du village pour aller travailler dans les villes comme à Kourou. Ce n'est pas que leur village leur déplaît mais tous les jeunes aiment les contacts et les voyages... et si le jeune Galibi a envie de connaître ce qui se passe ailleurs, il lui faut une voiture ou prendre l'avion, et donc travailler pour gagner de l'argent. Et puis, les jeunes qui ont été à l'école et ont obtenu un petit diplôme : cela serait un peu dommage pour eux de revenir vivre au village, ils ne pourraient pas se servir de ce qu'ils ont appris...

NITASSINAN: Mais quitter le village et aller travailler à la ville, est-ce pour eux un choix ou une obligation ?

THOMAS: Disons que si le jeune décide de rester au village, il trouvera largement de quoi manger. Mais les jeunes qui se marient et désirent avoir des enfants, se disent : "Ce n'est pas en pêchant et en cultivant mon abattis que je pourrai subvenir aux besoins de ma petite famille... Si avec ma petite pêche je vends pour 50 francs de poissons, ce n'est pas avec ça que je pourrai habiller mes enfants et les équiper pour aller à l'école..." Et puis, les enfants aiment le sucre, les bonbons, donc il faut déjà acheter du sucre... tu ne peux tout de même pas les laisser mourir de faim!

NITASSINAN: La notion d'argent est-elle importante chez les Galibi ?

THOMAS: Tout le monde sait maintenant qu'il faut un peu d'argent car l'argent commande beaucoup de choses... Il y a d'une part, l'attrait pour les biens de consommations occidentaux, dont certains nous sont très utiles, et d'autre part, la nécessité d'avoir parfois à employer de l'argent pour parvenir à ce que l'on désire.

NITASSINAN: Peux-tu nous décrire la vie quotidienne des Galibi à Awara ?

Bien-sûr, lorsqu'on va vivre en ville pour gagner de l'argent, on devient des citoyens comme les autres. A Awara, les gens ne payent ni impôt sur le revenu ni impôts locaux puisqu'il n'y a rien à déclarer.

NITASSINAN: Comment se présente Awara aujourd'hui, il y a-t-il beaucoup d'éléments nouveaux dans la vie du village ?

THOMAS: Il y a l'eau courante et l'électricité comme dans les autres villages de la côte. L'eau vient d'un château d'eau c'est la commune de Mana qui s'en occupe et qui fournit le gas-oil. L'électricité fonctionne à certaines heures et provient d'un groupe électrogène assez puissant pour alimenter le village. C'est le Département qui installe les groupes et c'est supervisé par l'E.D.F. En ce moment, il y a en projet la construction d'une ligne électrique entre St-Laurent et Mana. Au niveau de l'habitat, les gens construisent de plus en plus en dur. Il n'y a qu'à l'intérieur des terres qu'on trouve encore des petits villages entièrement constitués de carbets (toits de feuilles de palmiers entrelacées supportés par quatre piliers). Même si c'est moins efficace contre la chaleur, les gens préfèrent maintenant mettre des murs à leurs habitations. Le lieu où l'on vit devient un peu plus privé et de nouvelles conceptions apparaissent, comme la chambre à coucher préservée du regard des autres... mais avant les gens devaient aller dans les abattis! En fait, on ne se plaint pas de ces changements car l'esprit des gens est resté le même. Si les gens apprécient les commodités d'une maison, cela ne les empêche pas de participer à la vie du village. A côté de la maison construite en dur, on conserve le carbet traditionnel. C'est d'ailleurs sous le carbet que l'on continue à passer le plus clair de la journée et qu'on reçoit les amis. La maison ne sert qu'à y passer la nuit.



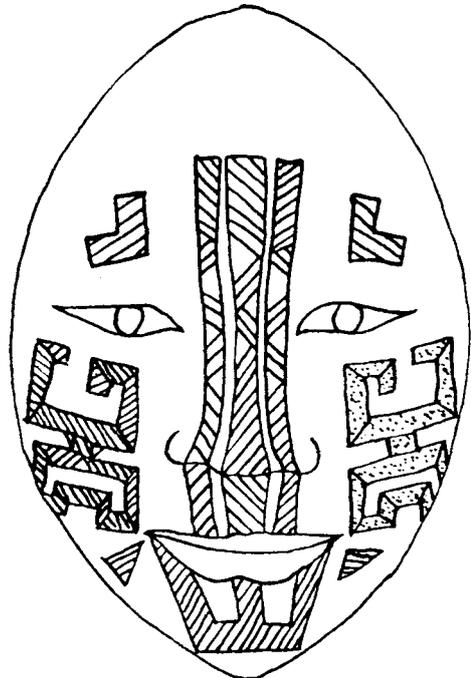
DEMEURER INDIEN

NITASSINAN: Vous ne pensez pas que ces différents changements peuvent, à la longue, représenter un danger pour la vie traditionnelle des Galibi ?

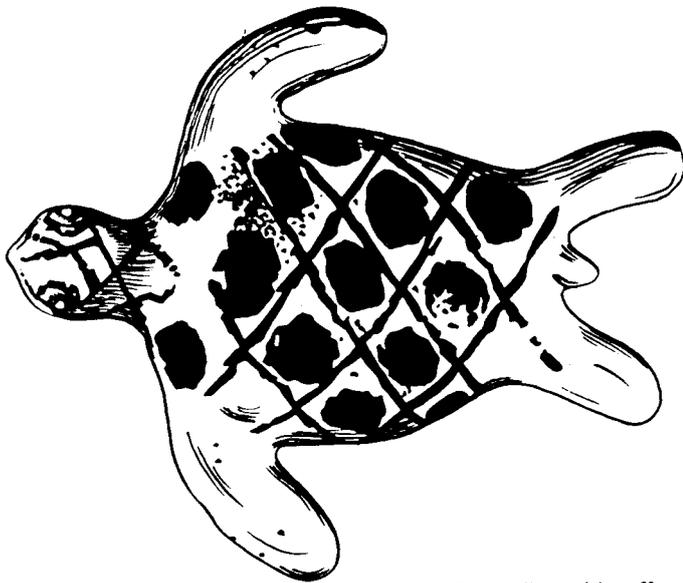
THOMAS: C'est quelque chose qui est déjà arrivé à un certain nombre de Galibi, comme à Paddock, un petit village près de St-Laurent. Ils sont tellement entrés dans le système qu'ils ne savent même plus faire la cassave. Ils l'achètent aux autres indiens. Ce n'est pas qu'ils aient oublié, ils disent qu'ils n'ont plus le temps ; en

fait, c'est surtout qu'ils ne veulent plus la faire car ils ont perdu toute fierté d'être Indien. Il ne s'agit pas de se replier sur soi-même, l'essentiel est de demeurer soi-même malgré les changements. Moi, actuellement je suis en France pour faire un stage. Extérieurement, je vis à Paris comme n'importe quel français, mais à l'intérieur de moi je me sens toujours Galibi. A Paddock, quand ils veulent manger traditionnel, ils sont obligés d'acheter ce qui est la base même de l'alimentation de l'Indien et qu'il fait lui-même pousser : le manioc. Ils sont entrés en famille dans le système : ce ne sont pas des jeunes qui ont quitté leur village, ce sont des familles entières qui sont parties s'établir à Paddock, en abandonnant complètement leur ancienne vie. Tout le monde travaille, tout le monde est salarié à Paddock. Ils partent le matin, reviennent à midi pour déjeuner, repartent au travail l'après-midi, rentrent le soir et se mettent devant la télévision ou sortent en boîte de nuit. Ils n'ont plus de vie de communauté, ils ne se disent même plus bonjour d'un carbet à l'autre, d'ailleurs il n'y a plus de carbets, les maisons sont fermées, tout est clos.

Quand nous voyons ce qui est arrivé à Paddock, nous nous rendons bien compte que préserver notre manière de vivre est primordial. D'abord parce que nous l'aimons et nous y tenons et ensuite parce que nous ne voulons pas devenir complètement dépendants du système. A Awara, et dans bon nombre d'autres villages, la culture Galibi est toujours très forte et présente dans la vie de tous les jours. L'intérêt des jeunes pour le monde dit "moderne" ne semble heureusement pas supplanter celui pour leur propre monde. D'ailleurs ceux qui ont dû délaisser leur village pour partir travailler ailleurs, ne se désintéressent pas pour autant de la vie de leur village. Il essayent d'y retourner chaque week-end ou presque.



Mais préserver notre identité ne veut pas dire rejeter ce que le monde extérieur peut nous apporter. Nous pouvons intégrer certains éléments de progrès à notre façon de vivre sans que cela ne la change radicalement. Il y a dans la technologie moderne des apports qui nous sont très utiles. Les postes de radio et de télévision nous relient au reste du monde et nous aident à le comprendre. La voiture permet à ceux qui travaillent en ville de rester en contact fréquent avec leur village ; et pour ceux qui restent vivre au village, la tronçonneuse est sacrément utile pour défricher les abattis. De même, le moteur hors-bord et le fusil ne nous servent pas à écumer la côte ou massacrer tout ce qui bouge dans la forêt, ils nous facilitent la pêche et la chasse qui sont les bases de notre équilibre alimentaire. Se procurer les biens des Blancs n'est pas un danger en tant que tel, si nous ne donnons pas à nos nouvelles acquisitions le même sens qu'elles prennent souvent dans leur univers. La véritable menace ne vient d'un hors-bord, d'un fusil ou d'une tronçonneuse, cela ne change rien de fondamental à notre manière de vivre, le danger provient des hommes, des individus qui nous entourent et avec lesquels nous sommes bien obligés de compter : l'administration française et une bonne partie de la population créole.

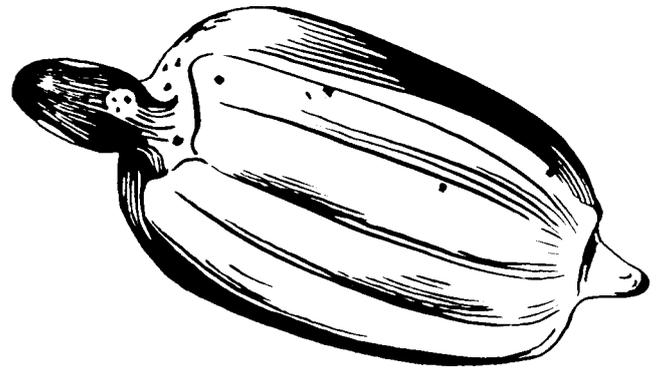


NÉCESSITÉ DE SE DÉVELOPPER

NITASSINAN: En somme, vous dites oui à l'adaptation au monde d'aujourd'hui et non à l'assimilation au monde des Blancs ou des Créoles ?

THOMAS: Il nous faut nous adapter car aujourd'hui le peuple Galibi ne peut pas préparer son avenir sans penser à se développer. D'une part, parce qu'un peuple ne

peut pas toujours tourner sur lui-même, il lui faut des échanges, et d'autre part, parce que si nous ne suivons pas le monde tel qu'il tourne, nous nous retrouverons tôt ou tard totalement démunis. Si nous nous contentons simplement de vivre en dehors de ce qui se passe autour de nous, ce qui nous est d'ailleurs impossible aujourd'hui, nous n'acquerrons jamais les outils pour faire face aux pressions qui se feront de plus en plus fortes sur nos communautés. Nos enfants doivent aller à l'école pour connaître le monde des Blancs et des Créoles et savoir ainsi se débrouiller en dehors de leur village. Il faut qu'ils apprennent à lire et à écrire pour savoir parler aux gens, pour ne pas se laisser faire et résoudre les problèmes qu'ils rencontreront.



Mais notre volonté de nous développer ne signifie pas s'assimiler au système. Si nous ne voulons pas que nos enfants deviennent étrangers à leur propre peuple, il nous faut développer nos propres activités traditionnelles de pêche, de chasse et d'agriculture, de façon à obtenir, d'une part, les moyens de leur créer des écoles au sein même de nos villages, et d'autre part, leur permettre de rester plus tard dans les villages. Nous ne voulons plus être tributaires d'emplois à l'extérieur et voir nos villages se dépeupler, nous voulons pouvoir vivre de notre propre économie. En tant que peuple indigène qui n'a jamais cédé ses droits à aucun peuple colonisateur, nous entendons choisir notre propre mode de développement afin de ne pas disparaître totalement dans la société dominante.

Actuellement, nous sommes en train de créer une coopérative de pêche à Awara. Nous pourrions ainsi gagner un peu d'argent sans avoir à partir en ville. Le poisson sera vendu - frais, fumé ou salé - sur les marchés voisins. Dans cette coopérative de pêche, nous allons nous organiser par équipes et faire un roulement de façon à ce que le plus de monde possible puisse y travailler. Le rythme du travail, qui dépend des commandes - ne sera peut-être pas très important mais cela permettra à certains de rester au village et apportera des fonds à la collectivité.

ASSOCIATION AMÉRINDIENNE

NITASSINAN: Les Galibi ont formé l'Association des Amérindiens de Guyane Française (A.A.G.F.), peux-tu nous en parler ?

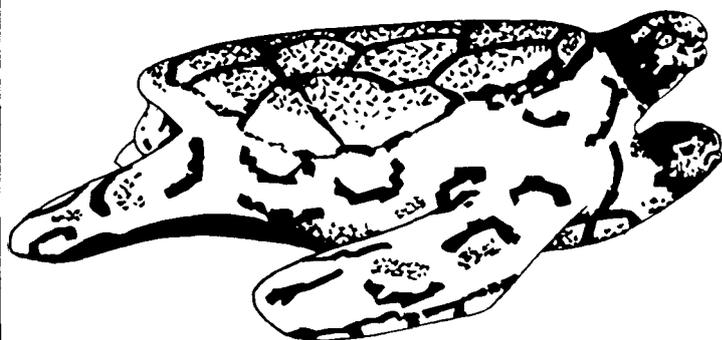
THOMAS: L'idée de former une association amérindienne est venue de la génération dont je fais partie, de jeunes qui ont aujourd'hui entre 25 et 35 ans. Je pense que nos parents auraient aussi aimé un peu mieux s'organiser, mais qu'ils ne savaient pas comment s'y prendre, disons à un niveau politique : qu'on pouvait par exemple se regrouper au sein d'associations pour parler, pour faire entendre notre voix. Peut-être n'osaient-ils pas ? Quand nous avons tenu nos premières réunions, nous leur avons expliqué notre volonté de défendre notre culture amérindienne et de promouvoir nos activités socio-économiques traditionnelles. Ils nous ont tout de suite approuvés en nous disant : "Vous qui êtes jeunes, vous savez peut-être mieux que nous ce qui se passe actuellement et ce qu'on peut faire. Nous, nous n'avons pas eu la chance d'aller à l'école dans notre jeunesse, mais nous comprenons très bien ce que vous voulez et vous pouvez être sûrs que nous sommes derrière vous." Ils voulaient dire que l'école nous avait été utile car nous en avions tiré la leçon et qu'aujourd'hui nous étions en mesure de redresser la tête. Moi, j'ai connu les "homes" catholiques, ces pensionnats pour jeunes indiens ou toute référence à notre univers était impitoyablement sanctionnée par un châtement corporel. Nous y partions très tôt, à l'âge de 6 ans et nous étions la plus part du temps éloignés de chez nous, coupés de notre village et de notre famille. Mais à travers l'école, nous avons appris à mieux connaître le monde qui nous entoure et à lui faire face.

Nous avons créé, en décembre 1981, l'association des Amérindiens de Guyane française... peut-être parce que sur la côte, avec les Arawak et les Palikur, notre culture et nos terres sont les plus directement menacées. Nous nous sommes faits d'abord connaître à notre peuple, puis nous avons présenté nos revendications aux élus locaux, aux médias et au gouvernement français.

Un de nos premiers objectifs a été (et est toujours) de faire comprendre et respecter notre différence culturelle, car pour de nombreux métropolitains, du colon Blanc au responsable des DOM-TOM, tout ce qui nous est traditionnel est "primitif", dans le sens péjoratif du terme. Que nous voulions conserver notre manière de vivre est ressenti comme un constat d'échec à la mission "civilisatrice" de la France. Les Créoles ont aussi l'obsession du progrès

qui bien-sûr ne peut être que le leur. Que nous voulions orienter notre avenir selon les valeurs et les traditions léguées par nos ancêtres, et développées pendant des milliers d'années en harmonie avec notre environnement naturel, est inacceptable pour la "seule vraie civilisation", comme il est impensable que nous ne désirions pas adopter son modèle de société. Etre acceptés tels que nous sommes est pourtant une des conditions essentielles à l'établissement de bons rapports entre nos différents peuples en Guyane : indiens, blancs, créoles, asiatiques. Si la Guyane doit être une société multiculturelle, il nous semble que la culture indienne devrait y avoir sa place en tant que première dans ce pays.

L'A.A.G.F. a le projet de construire à Awara un centre culturel interethnique afin de donner à l'Amérindien la possibilité de s'exprimer, de raconter et de partager sa culture, son histoire, sa tradition, son art et son artisanat. En raison de la technique traditionnelle qui serait employée pour la construction de ce centre, et l'expérience des anciens en la matière, le coût de l'opération devrait être relativement faible ; la main d'œuvre étant d'ailleurs largement disponible sur place. Mais il nous reste quand même à trouver quelques fonds pour l'équiper.



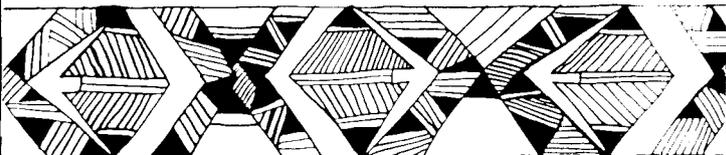
En même temps que notre spécificité culturelle, il nous faut faire reconnaître notre droit à être aujourd'hui présents dans la vie guyanaise. Trop longtemps nous avons été considérés comme des attardés ou des grands enfants incapables de résoudre les problèmes par eux-mêmes. Bien souvent nous avons été à la fois, exclus de tout projet ou de toute décision nous concernant, nous ou nos terres, et à la fois, utilisés par les politiciens locaux. Si avec la départementalisation, en 1945, nous avons accédé au rang de citoyens, ce nouveau titre ne nous a été reconnu que lors des élections : en sollicitant nos votes à coups de distribution de tee-shirts, savates, alcool et même argent... Nous voulons pouvoir établir notre contrôle sur les institutions qui nous touchent le plus directement ; nous voulons pouvoir intervenir dans tout ce qui nous concerne, dans les domaines de développement économique, de l'éducation, de la santé, des services sociaux... Il nous faudrait des

Représentants au niveau du Conseil Régional de la Guyane, car c'est là que sont prises les décisions qui concernent la vie du département. Lorsque des crédits sont attribués, il n'y a personne pour penser aux villages indiens. Aux dernières élections cantonales, nous avions un candidat à Awara, mais comme notre village fait partie de la commune de Mana, c'était perdu d'avance. Nous sommes forcément minoritaires par rapport aux Créoles. Il faudrait qu'Awara devienne lui-même une commune. Nous ne dépendrions plus de Mana pour ce qui touche notre village, d'autant plus que le Créoles n'ont pas apprécié que nous présentions notre propre candidat, et qu'à cause de ça les relations entre Mana et Awara ne se sont pas arrangées.

Nous n'acceptons pas de ne pas être maîtres de notre destin sous prétexte que nous sommes minoritaires dans tel ou tel canton. Est-il nécessaire de rappeler que nous sommes les premiers occupants de ces territoires et que nous ne les avons jamais cédés à quiconque ? Si nos ancêtres ont accepté de nouveaux arrivants, c'est que nous avons toujours pensé que la terre ne peut appartenir qu'à son créateur... mais nous n'avons jamais dit que nous renoncions nous-mêmes à utiliser ces territoires. Aussi, la principale revendication de l'A.A.G.F. ne peut être que la reconnaissance de terres aux Amérindiens ; pas pour interdire toute circulation aux non-indiens sur ces terres mais pour pouvoir y décider vraiment de notre façon de vivre. Les parcelles de terres cultivées autour des villages galibi seront bientôt insuffisantes par rapport à notre accroissement démographique actuel, surtout si on tient compte des rotations agricoles sur abattis : deux ans de culture suivis



d'une longue jachère. Nous avons de plus en plus de mal à trouver le bois pour la construction de nos grandes pirogues de mer et notre périmètre de chasse se trouve limité par la présence d'exploitants agricoles récemment installés. Aussi avons nous délimité le territoire qui nous serait nécessaire pour subvenir à nos besoins. Pour cela nous avons fait appel aux vieux. Ils ont retrouvé l'emplacement des anciens campements galibi qui indique les limites de notre utilisation traditionnelle des terres en bordure de la côte et le long des fleuves... mais nous avons pris soin, bien-sûr, de ne pas englober les villages créoles dans nos revendications territoriales!



NITASSINAN: Quelle est la réaction de l'administration française face à vos revendications ?

THOMAS: Déjà au départ, l'attitude habituelle de l'administration française montre bien qu'il y a une volonté de supprimer toute identité particulière aux Amérindiens. Si jusqu'à maintenant l'intégration s'est faite sans trop de brutalités c'est parce que nous nous sommes toujours tenus tranquilles. C'est vrai que jusqu'ici nous n'avons jamais fait d'histoires, les gardes mobiles n'ont jamais eu à intervenir les villages indiens. Mais à présent, les pressions risquent de se faire d'autant plus fortes à mesure que nous cesserons d'être de "gentils indiens" en affirmant notre droit à l'autodétermination. Depuis que nous essayons de nous organiser nous sentons bien que les rapports se durcissent. Tant que nous n'exprimons pas nos exigences tout est parfait, mais dès que nous montrons notre désir de nous prendre en main, l'administration se méfie. Elle doit se sentir menacée et sa première réaction est de ne pas laisser s'organiser des gens qui risquent un jour de lui poser des problèmes. Elle doit voir dans notre volonté d'assurer notre propre développement une tentative de tout lui reprendre. C'est comme sur l'île Portal, il y a largement la place pour les indiens Galibi et le colon Blanc, qui d'ailleurs est loin d'utiliser l'île entièrement. Le Blanc a peur pour sa propriété privée. Le territoire galibi ne serait pas une propriété privée mais l'assurance pour tous les Galibi de pouvoir vivre sur cette terre. Nous sommes toujours à la merci d'un exploitant, d'une compagnie ou d'une administration qui nous obligerait à aller voir ailleurs... Le gouvernement français doit croire que notre association, l'A.A.G.F., est en rapport avec les indépendantistes.



NITASSINAN: Il y a-t-il un fort mouvement indépendantiste en Guyane ?

THOMAS: Les indépendantistes qui s'affirment en tant que tels ne sont pas très nombreux, mais beaucoup de Créoles doivent y penser quand même. Nous, nous nous démarquons de tout mouvement politique car nous savons que nous ne pourrions qu'y laisser nos plumes! Si la Guyane devenait indépendante, cela pourrait être assez dangereux pour nous car nous ne serions pas assez nombreux pour nous faire respecter. Les Créoles sont en majorité et nous n'avons pas assez confiance en eux. Tels qu'on les connaît, ils chercheraient sûrement à nous marginaliser, à nous écarter de tout pouvoir de décision. Aussi aujourd'hui, que la Guyane reste française ou devienne indépendante, il est primordial de bien faire savoir notre position et nos revendications, que des terres nous soient légalement reconnues, afin que nous ne disparaissions pas, un jour ou l'autre, dans la société dominante.

NITASSINAN: La reconnaissance d'un territoire, de votre spécificité culturelle et de votre droit à l'autodétermination sont les principales revendications de votre association. Est-ce que l'A.A. G.F. a d'autres revendications vis à vis de l'administration française ?

THOMAS: Nous voudrions qu'il y ait des textes clairs certifiant que le service militaire n'est pas obligatoire pour les Amérindiens. Il existe, paraît-il, une circulaire nous laissant plus ou moins le choix de le faire ou non, mais beaucoup de jeunes indiens reçoivent automatiquement leur ordre de convocation sans pouvoir donner leur avis.

Nous voudrions aussi que le gouvernement français, en tant que notre tuteur légal, contribue plus à notre développement. En nous aidant par exemple : à créer des écoles dans les villages où il n'en existe pas encore, ou à ouvrir des classes supplémentaires dans ceux qui en sont déjà dotés. Il n'y a par exemple que deux classes maternelles à Awara. Nous demandons à l'administration française d'apporter une aide financière aux étudiants indiens qui désirent poursuivre leurs études, et surtout de revoir l'enseignement qu'est donné à nos enfants de façon à ce qu'il soit plus adapté à leurs besoins et leurs réalités. Dans le domaine de l'éducation, nous voudrions qu'elle facilite la formation d'instituteurs indiens et leur placement dans nos villages ; idem dans le domaine de la médecine.

MEDECINE TRADITIONNELLE

NITASSINAN: Vous ne désirez pas développer votre propre médecine ?

THOMAS: Notre médecine traditionnelle se pratique quotidiennement dans nos villages, ce qui n'empêche pas que nous désirions y adjoindre la connaissance de la médecine moderne... pour le traitement des maladies "modernes". L'enseignement de notre propre médecine ne regarde que nous et nos guérisseurs, alors que la formation de médecins ou infirmiers indiens dépend des dispositions mises en place par l'administration française.

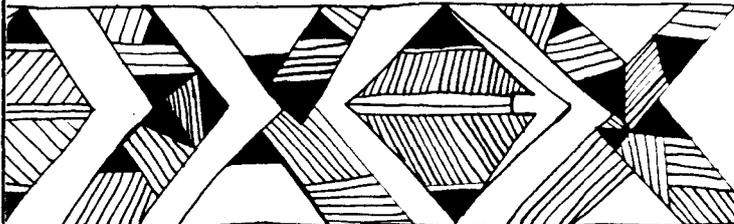
NITASSINAN: Peux-tu nous parler de votre médecine traditionnelle ?

THOMAS: Elle peut-être très efficace dans certains domaines ; d'ailleurs il y a des Blancs qui viennent se faire soigner chez nous... Il n'est pas très facile de devenir guérisseur car il faut une très forte volonté : être droit, sage, respecter toute sorte de rites et vivre dans un univers un peu à l'écart des préoccupations de tous les jours. C'est une médecine basée sur le pouvoir des plantes.



ANNICK: Je peux vous raconter comment j'ai été soignée par la magie, la sorcellerie, comme vous voudrez. Je me trouvais à St-Laurent. Un matin en me réveillant, j'avais très mal à la gorge. Je me lève, déjeuner... ma gorge était devenue marron. J'ai pensé que j'avais trop fumé. Au cours

de la matinée, cela n'a pas cessé d'empirer, ma gorge était complètement enflée. Je décide d'aller voir un médecin, un mé-
tro installé à St-Laurent. Il m'ausculte, me fait une ordonnance ; j'achète des mé-
dicaments, les prends... mais ça ne passe pas. Dans l'après-midi je ne pouvais plus tenir, je ne pouvais plus respirer, je suffoquais. Arrive un ami indien, il me dit : "Viens avec moi, je t'emmène à Terre Rouge (près de St-Laurent) chez un vieil indien qui soigne par imposition des mains. Je me dis "après tout pourquoi pas" mais je n'y croyais pas trop. On va à Terre-Rouge, mon ami me présente au vieux qui me fait entrer dans une petite pièce sombre. Il me fait allonger sur un lit de rondins de bois posés sur le sol et me met un tisu rouge sur la gorge. Le rouge est la couleur des Galibi. Il sort un très long cigare de tabac, pas du tabac de la Havane mais le tabac rustique, avec une odeur très forte. Il allume son cigare, aspire la fumée et la souffle sur ma gorge en parlant en Indien. Je pense que c'étaient des incantations. Cela dure un bon moment car le cigare était long à fumer. Quand il a eu terminé, il s'est penché sur moi, a mis sa bouche sur ma gorge et s'est mis à aspirer, aspirer, comme un énorme suçon... cela m'a fait mal sur le coup. Puis il s'est écarté et a ressorti de sa bouche une petite boule toute noire et toute pâteuse. J'ai pris congé de lui, il ne m'a rien demandé en paiement ; je lui ai demandé ce que j'avais, il m'a répondu vaguement : "un empoisonnement alimentaire..." Une heure après, j'étais rentrée chez moi, j'avais sur le cou un gros suçon qui me tirait un peu, mais dans la gorge : plus rien, j'étais complètement soulagée...



NOUS, PEUPLES INDIENS DE GUYANE

NITASSINAN: Pour en revenir à l'A.A.G.F., votre association ne représente-telle que les Galibi ?

THOMAS: Aujourd'hui, notre association peut regrouper les six ethnies amérindiennes de Guyane pour présenter un front commun. Les revendications formulées par les Galibi sont bien-sûr à réadapter pour chaque groupe indien, en fonction de sa situation particulière, mais les principes que nous défendons restent les mêmes. Partout l'Indien doit agir à deux niveaux : sur le plan traditionnel et sur le plan politique. Il doit lutter pour sauvegarder son identité, faire respecter sa culture,

et en même temps, pour avoir le droit de participer aux instances de la Guyane : au sein des communes, du Conseil Régional de Guyane, etc... Il appartient à chaque village indien de mener sa propre action pour faire respecter ses droits et obtenir son propre territoire. L'A.A.G.F. ne demande pas une réserve où seraient enfermées toutes les ethnies indiennes de Guyane... C'est à chacune d'elles de travailler sur son propre terrain en fonction des améliorations qu'elle désire apporter à sa situation. Si localement son action n'aboutit pas, elle pourra alors s'adresser à l'A.A.G.F. pour entreprendre quelque chose à un plus haut niveau. Nous pouvons aussi faire bloc pour des actions communes, à un niveau régional, et nous présentons alors nos revendications au nom de l'A.A.G.F.-EPWWAG (Emerillon, Palikur, Wayapi, Wayana, Arawak et Galibi). L'hiver dernier, nous avons organisé à Awara un grand rassemblement qui réunissait les six ethnies. C'était pour montrer aux autorités françaises, aux hommes politiques Blancs et Créoles et à toute la population guyanaise, que nous les Indiens nous pouvions nous mobiliser, sortir de notre silence pour faire entendre la volonté de nos peuples.



(Ndr : nous reproduisons ici un résumé du discours prononcé le 9 décembre 1984 par M.Felix Tiouka, président de l'A.A.G.F., à l'occasion du Premier Congrès des Amérindiens de Guyane Française à Awara. L'intégralité de cette prise de parole a été publiée dans le N°1 de la revue "Ethnies" de Survival International France-28, rue St-Guillaume 75007 Paris)

"...Nous vous présentons aujourd'hui cette déclaration de principe concernant l'ensemble des revendications territoriales, économiques, sociales et culturelles de nos peuples EPWWAG... Suite à la longue incurie de notre tuteur légal, le gouvernement français, envers la défense de nos droits face aux élus locaux, accapareurs

de nos territoires et de leurs ressources au profit des entreprises privées, nous ne pouvons plus laisser la situation de nos peuples s'aggraver davantage... Nous savons que nous n'avons plus le choix ; il nous faut agir maintenant ou accepter de dépérir au sein de la société dominante... Nous n'avons pas oublié que nos peuples étaient souverains au moment de la venue des premiers Européens... Nous jouissions alors du contrôle et de l'exploitation de nos territoires, d'une autosuffisance économique et d'une autonomie politique. Nous avons nos institutions, notre langue et notre culture, élaborées à travers les millénaires en parfaite symbiose avec les lois de la Nature... Face aux pressions des missionnaires, administrateurs et autres entrepreneurs, nous avons toujours refusé de transformer radicalement notre système social et culturel car nous sommes restés conscients de sa propre qualité, même si, aux yeux des Blancs, il pouvait passer pour primitif, attardé ou misérable... C'est d'ailleurs le refus de nous assimiler aux envahisseurs et le refus de ces derniers de comprendre notre propre système de valeurs qui nous est, aujourd'hui, devenu intolérable... Notre histoire récente est celle d'une longue lutte pour la défense de nos droits souverains, que ce soit contre les chasseurs sportifs, les colons agricoles, les industriels, ainsi que contre les différents élus, qu'ils soient de gauche ou de droite, qui les ont toujours soutenus dans leurs visées sur nos terres et leurs ressources... Aujourd'hui, nous pensons que la reconnaissance de notre souveraineté doit être la base de la redéfinition devenue urgente et nécessaire de nos rapports avec la société dominante. Nous voulons demeurer amérindiens et conserver notre langue, notre culture, nos institutions propres. Nous croyons que nos droits de premiers occupants d'une grande partie du territoire de la Guyane française, nous autorisent à faire ce choix... Nous ne pensons pas que la venue d'étrangers sur nos terres, mêmes si ceux-ci furent acceptés jusqu'à un certain point par nos ancêtres, a modifié notre situation de peuple souverain sur nos territoires. Seule la conquête armée ou notre consentement tacite à aliéner nos droits au profit de la société dominante, aurait pu nous faire perdre cette souveraineté.

Or, rien de tel ne s'est passé... En raison de notre système de valeurs totalement différent du vôtre, nous avons été les victimes inconscientes de transformations souvent brutales et rapides. Notre destin nous a échappé pendant un long moment et dans une large mesure, nous avons été les victimes de toutes sortes de manipulations. Nous affirmons aujourd'hui notre désir de mettre fin à cette situation et de prendre notre destinée en main... Nous nous adressons à notre tuteur légal, le gouvernement français, pour qu'il prenne les dispositions nécessaires afin que nos droits soient reconnus. Nous ne voulons pas non plus devenir des Français comme les autres ou même "à part entière". Nous voulons obtenir la reconnaissance de nos droits aborigènes : droits territoriaux, droit à demeurer Amérindiens et à développer nos institutions et notre culture..."

Bien-sûr, notre initiative fut pas mal critiquée de gauche et de droite, mais notre rassemblement déboucha sur un résultat concret : la nomination par la préfecture de Cayenne d'un Délégué aux affaires indiennes... et pour nous ce fut déjà un premier pas de franchi. Ce délégué n'est autre que le sous-préfet lui-même, en poste en Guyane depuis quelques mois seulement. Le sous-préfet a été très surpris, il ne s'attendait absolument pas à s'occuper de populations indiennes. Il faut dire que beaucoup de responsables en Guyane ne connaissent pas grand chose à la réalité indienne ; les problèmes auxquels nous sommes confrontés leur échappent totalement. Mais, même si notre délégué n'est pas aussi compétent que pourraient l'être certains spécialistes et ethnologues, il est important pour nos revendications de traiter avec un représentant de l'Etat français car c'est lui qui commande. Nous ne savons pas s'il nous prend très au sérieux, le problème indien est si peu connu, mais nous espérons qu'il comprendra que notre agitation n'est pas qu'un feu de paille. Nous avons pris conscience de la nécessité de penser par nous-mêmes à notre futur, avant qu'il ne nous échappe complètement, et nous ne pouvons plus reculer!



- * La Journée Internationale de Solidarité avec les Peuples Indiens, organisée par Diffusion-Inti (Paris et Province) avec la participation du C.S.I.A. "Nitassinan", aura lieu le samedi 12 octobre 1985 de 14h à 22h dans une salle parisienne (à préciser). Seront présents à la Journée des représentants indiens d'Amérique du Nord, Centrale et du Sud. Pour tous renseignements s'adresser à Diffusion-Inti -BP 187 75623 Paris cedex 13. ou téléphoner au : (1) 588 50 30

- * Léonard Peltier a été transféré au mois de juillet dernier à la prison fédérale de Leavenworth (Kansas). Léonard ne serait plus détenu dans les conditions d'isolement total qu'il aurait connu auparavant, et aurait même été autorisé à pratiquer la cérémonie de la Sweatlodge. Ce sont des bonnes nouvelles dans la mesure où son transfert peut également signifier que Léonard ne sera pas ré-envoyé à la sinistre prison de Marion. Mais plus que jamais, il reste important de lui écrire, afin que les autorités de Leavenworth soient bien conscientes de l'intérêt que nous lui portons et du soutien de l'Europe à son égard.
LEONARD PELTIER -89637-132- Leavenworth Federal Prison B.O 1000
LEAVENWORTH, KS 66048 U.S.A.

- * Souscription pour un arbre "Léonard Peltier". Mutinerie (association pour une poésie vivante) a adopté Léonard Peltier depuis plusieurs mois et mène diverses actions en faveur de la révision de son procès. Après avoir tenté de coordonner une action nationale, voire européenne, avec divers comités (en vain...) dans le cadre de la Journée Internationale de Solidarité avec les Peuples Indiens du 12 octobre, Mutinerie prépare une animation en Normandie. A partir du 12 septembre (anniversaire de Léonard), nous lançons une souscription pour l'achat d'un arbre que nous planterons le 12 octobre dans un parc public et que nous baptiserons symboliquement "Léonard Peltier" en présence de représentants du monde politique et associatif. Envoyez vos dons (50F ou plus à l'ordre de Mutinerie) à MUTINERIE BP 15 76210 BOLBEC

- * Le Conservatoire Audio-Visuel sur les Peuples - 49 rue David-d'Angers 76620 LE HAVRE, ouvre un concours pour l'obtention d'une dotation d'un minimum de 3.000 Frs. Les candidats doivent faire parvenir au Conservatoire avant le 30 septembre, un projet de réalisation d'une oeuvre audio-visuelle (films, photos ou enregistrement) consacrée à la mise en valeur de l'identité culturelle d'un peuple qu'il appartienne au monde techniquement développé ou non.

NE MANQUEZ PAS NITASSINAN
N° 5 !
*Le manifeste
Iroquois*



REABONNEMENT



AVEC LA PARUTION DE CE 4° NUMERO, NOTRE PREMIERE ANNEE DE TRAVAIL SE TERMINE. NOUS ESPERONS SINCEREMENT QUE CE DERNIER VOUS A PLU AUTANT QUE LES PRECEDENTS. SI VOUS PARTAGEZ NOTRE AVENTURE DEPUIS LE DEBUT ET ENTENDEZ LA POURSUIVRE ET L'ENTRETENIR AVEC NOUS, PENSEZ A VOUS REABONNER RAPIDEMENT AFIN D'ETRE CERTAIN DE RECEVOIR NOTRE NUMERO 5 DANS LES MEILLEURS DELAIS. D'AVANCE MERCI POUR VOTRE INTERET ET VOTRE INDISPENSABLE CONTRIBUTION.



abonnement

commande

BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE COMMANDE A RECOPIER

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants: n°..., n°...

-Abonnement ordinaire: 100F n°..., n°...

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ...exemplaires (22F pièce à partir de 5 exemplaires et 20F à partir de 10).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé

à C.S.I.A./B.P.110-08 75363 Paris cedex 08

Date: Signature:



"NISHASTINAN
NITASSINAN"

(Notre terre,
nous l'aimons et
nous y tenons). Ces
paroles en Innu expriment
mieux qu'un long
discours la philosophie
et le sens de la lutte que
mènent les Peuples Indiens
des Amériques. Au siècle dernier
Seattle disait: "la Terre n'appar-
tient pas à l'homme, c'est l'homme
qui appartient à la Terre." Cette fa-
çon de concevoir le Monde, parce qu'elle
est radicalement différente de la nôtre,
nous interpelle. Les nouveaux arrivants sur
les terres baptisées "Amériques" ont refusé
d'entendre la parole des Peuples autochtones.
Par son existence même, et la différence qu'elle
exprime, cette parole ouvre une brèche dans les sys-
tèmes de valeurs importés qui se trouvent relativisés.
Peut-être pouvons-nous maintenant entendre cette parole,
en dehors de tous préjugés et de tous stéréotypes réduc-
teurs? C'est dans ce but que nous publions cette brochure;
que cette parole soit connue, comprise et reconnue pour ce qu'
elle est.

- DEJA PARUS (disponibles)

N°1 - Canada/USA (général)

N°2 - Innu, notre Peuple (Labrador)

N°3 - Apache-Hopi-Navajo (USA)

